PELLEAS E MELISANDA

DRAMMA LIRICO IN CINQUE ATTI E DODICI QUADRI DI

MAURIZIO MAETERLINCH

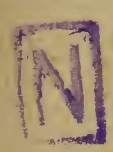
MUSICA DI

CLAUDIO DEBUSSY

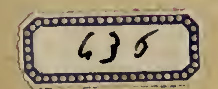
VERSIONE RITMICA DI

CARLO ZANGARINI

TESTO ITALIANO E FRANCESE







CASA MUSICALE SONZOGNO - MILANO

Via Pasquirolo, 12



CLAUDIO DEBUSSY.

n. St. Germain en Laye 1862

† Parigi 1918.

PELLEAS E MELISANDA

TEATRO ALLA SCALA
(Ente Autonomo)
STAGIONE 1924-1925

PELLEAS E MELISANDA

DRAMMA LIRICO IN 5 ATTI E 12 QUADRI DI
MAURIZIO MAETERLINCK

MUSICA DI
CLAUDIO DEBUSSY

VERSIONE RITMICA DI
CARLO ZANGARINI

TESTO ITALIANO
E FRANCESE



MILANO
CASA MUSICALE SONZOGNO
VIA PASQUIROLO, N. 12
Printed in Italy.

PROPRIETÀ LETTERARIA

Stab. Grafico Matarelli - Milano, via Passarella, 15.
5-25-2

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/pelleasemelisand1800debu



ARTURO TOSCANINI.

TEATRO ALLA SCALA

Maggio 1925

PERSONAGGI

PELLÉAS } petits-fils d'Arkël . .	Sig. *Alfredo Legrand*
GOLAUD } . .	» *Marcello Journet*
ARKËL roi d'Allemonde .	» *Carlo Walter*
UN MÉDECIN	» *Cesare Baromeo*
MÉLISANDE	Sig.ª *Fanny Heldy*
LE PETIT YNIOLD . . .	» *Maud Bernard*
GENEVIÈVE mère de Pelléas, et de Golaud . .	» *Luisa Bertana.*

Maestro Concertatore e Direttore:

ARTURO TOSCANINI

Direttore della messa in scena: GIOVACCHINO FORZANO.

Direttore dell'allestimento scenico: CARAMBA.

Scene dipinte dai Signori. *Alessandro Magnoni, Edoardo Marchioro, Antonio Rovescalli, G. B. Santoni, Alberto Scaioli.*

Direttori del macchinario: *Giovanni e Pericle Ansaldo.*

Costumi della *S. A. Caramba.*

Attrezzi della *Ditta E. Rancati & C.,*
di *Sormani, Tragella & C.*

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

Une forêt. — *On découvre* MÉLISANDE *au bord d'une fontaine. — Entre* GOLAUD.

GOLAUD. — Je ne pourrai plus sortir de cette forêt. — Dieu sait jusqu'où cette bête m'a mené. Je croyais cependant l'avoir blessée à mort; et voici des traces de sang. Mais maintenant, je l'ai perdue de vue; je crois que je me suis perdu moi-même — et mes chiens ne me retrouvent plus — je vais revenir sur mes pas... — J'entends pleurer... Oh! oh! qu'y a-t-il là au bord de l'eau?... Une petite fille qui pleure au bord de l'eau? (*Il tousse*) — Elle ne m'entend pas. Je ne vois pas son visage. (*Il s'approche et touche Mélisande à l'épaule*) Pourquoi pleures-tu? (*Mélisande tressaille, se dresse et veut fuir*) — N'ayez pas peur. Vous n'avez rien à craindre. Pourquoi pleurez-vous, ici, toute seule?

MÉLISANDE. — Ne me touchez pas! ne me touchez pas!

GOLAUD. — N'ayez pas peur... Je ne vous ferai pas... Oh! vous êtes belle!

MÉLISANDE. — Ne me touchez pas! Ne me touchez pas... ou je me jette à l'eau!...

ATTO PRIMO. — BOZZETTO SCENA PRIMA.

Fot. Castagneri, Milano.

ATTO PRIMO

SCENA I.

Una foresta. — *Al levare della tela* MELISANDA *è sull'orlo di una fontana. Entra* GOLAUD.

GOLAUD. — Dalla selva non potrò uscire più! Nell'inseguire questa belva io mi smarrii. Io credei di veder fumare di sangue il suolo e il cinghiale avere ferito. Ma nel cacciare l'ho perduto di vista; e credo che son già smarrito io stesso: nè sapranno scovarmi i cani miei. — Voglio il mio sentiero trovare. (*Ascoltando*) Un pianto pare... Oh, oh! Che vedo io mai sul margine del fonte? Una giovine piangente in riva all'acqua sta? (*Tossisce*) Udito ella non ha: non posso in volto vederla. (*Si avvicina e tocca Melisanda su una spalla*) Perchè piangi tu? (*Melisanda trasale, s' alza e tenta fuggire*) No, non fuggire; non avere paura. Perchè piangi qui tutta sola?

MELISANDA. — Ah, non mi toccate! Ah, non mi toccate!

GOLAUD. — No; non temete. Non vo' farvi del male... Oh! voi siete bella!

MELISANDA. — No, non mi toccate! No, non mi toccate! o ch'io m'affogherò.

GOLAUD. — Je ne vous touche pas... Voyez, je resterai ici, contre l'arbre. N'ayez pas peur. Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ?

MÉLISANDE. — Oh ! oui, oui, oui !...

(Elle sanglote profondément.)

GOLAUD. — Qui vous a fait du mal ?

MÉLISANDE. — Tous ! tous !

GOLAUD. — Quel mal vous a-t-on fait ?

MÉLISANDE. — Je ne veux pas le dire ! je ne peux pas le dire !...

GOLAUD. — Voyons ; ne pleurez pas ainsi. D'où venez vous ?

MÉLISANDE. — Je me suis enfuie !... enfuie... enfuie !

GOLAUD. — Oui ; mais d'où vous êtes-vous enfuie ?

MÉLISANDE. — Je suis perdue !... perdue ici... Je ne suis pas d'ici... Je ne suis pas née là...

GOLAUD. — D'où êtes-vous ? Où êtes-vous née ?

MÉLISANDE. — Oh ! oh ! loin d'ici... loin... loin...

GOLAUD. — Qu'est-ce qui brille ainsi au fond de l'eau ?

MÉLISANDE. — Où donc ? — Ah ! c'est la couronne qu'il m'a donnée. Elle est tombée quand je pleurais...

GOLAUD. — Une couronne ? — Qui vous a donné une couronne ? — Je vais essayer de la prendre...

MÉLISANDE. — Non, non ; je n'en veux plus ! Je n'en veux plus ! Je préfère mourir tout de suite...

GOLAUD. — Je pourrai la retirer facilement. L'eau n'est pas très profonde.

MÉLISANDE. — Je n'en veux plus ! Si vous la retirez, je me jette à sa place...

GOLAUD. — Non, non ; je la laisserai là ; on pourrait la prendre sans peine cependant. Elle semble très belle. — Y a-t-il longtemps que vous avez fui ?

MÉLISANDE. — Oui, oui... Qui êtes-vous ?

GOLAUD. — Je suis le prince Golaud — le petit-fils d'Arkël, le vieux roi d'Allemonde...

MÉLISANDE. — Oh ! vous avez déjà les cheveux gris...

GOLAUD. — Oui ; quelques-uns, ici, près des tempes...

GOLAUD. — Io non vi tocco, no: guardate: contro l'albero resterò. No, non temete: qualcuno v'ha fatto del male?

MELISANDA. — Oh, sì! sì! sì!...

(*Singhiozza profondamente.*)

GOLAUD. — Chi far poteva del male a voi?

MELISANDA. — Tutti! tutti!

GOLAUD. — E che male v'han fatto?

MELISANDA. — A voi non voglio dirlo. non posso dirlo a voi...

GOLAUD. — Vediamo: non pianger, no, così. Qual patria hai tu?

MELISANDA. — Fuggita son io... fuggita... fuggita...

GOLAUD. — Sì; ma d'onde mai fuggiste voi?

MELISANDA. — Perduta sono... perduta. Oh! oh! perduta qui. Non sono nata qui; non è la patria mia...

GOLAUD. — Ditemi allora: dove siete nata?

MELISANDA. — Oh! oh! Via, lontano... lontano... lontano...

GOLAUD. — Dell'acqua al fondo, là, che brilla mai?

MELISANDA. — Che mai? Ah! è la corona ch'ei mi donò... Nel pianto giù scivolò.

GOLAUD. — Una corona? Fanciulla, chi fu che vi diede una corona? Io voglio tentare d'afferrarla...

MELISANDA. — No, no; più non la voglio! più non la voglio! Preferisco morire, morire sull'istante.

GOLAUD. — Facilmente trarla fuori la potrei: l'acqua non è profonda.

MELISANDA. — Più non la vo'; se dall'acqua uscirà, io mi getto al suo posto...

GOLAUD. — No, no; io lasciarla vo' là: si potrebbe levarla dall'acqua senza sforzo. Mi pare molto bella. — Dite: è molto tempo che fuggiste?

MELISANDA. — Sì, sì... Chi siete voi?

GOLAUD. — Io sono il sire Golaud; sono del vecchio Arkel, re d'Allemonda, il nipote.

MELISANDA. — Oh! grigio il crine sembrate aver già...

GOLAUD. — Sì, qualche po' vicino alla tempia...

MÉLISANDE. — Et la barbe aussi... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

GOLAUD. — Je regarde vos yeux... Vous ne fermez jamais les yeux ?

MÉLISANDE. — Si, si; je les ferme la nuit...

GOLAUD. — Pourquoi avez-vous l'air si étonné ?

MÉLISANDE. — Vous êtes un géant ?

GOLAUD. — Je suis un homme comme les autres...

MÉLISANDE. — Pourquoi êtes-vous venu ici ?

GOLAUD. — Je n'en sais rien moi-même. Je chassais dans la forêt. Je poursuivais un sanglier. Je me suis trompé de chemin. — Vous avez l'air très jeune. Quel âge avez-vous ?

MÉLISANDE. — Je commence à avoir froid...

GOLAUD. — Voulez-vous venir avec moi ?

MÉLISANDE. — Non, non; je reste ici...

GOLAUD. — Vous ne pouvez pas rester seule. Vous ne pouvez pas rester ici toute la nuit... Comment vous nommez-vous ?

MÉLISANDE. — Mélisande.

GOLAUD. — Vous ne pouvez pas rester ici, Mélisande. Venez avec moi...

MÉLISANDE. — Je reste ici...

GOLAUD. — Vous aurez peur, toute seule. On ne sait pas ce qu'il y a ici... Toute la nuit... toute seule, ce n'est pas possible. Mélisande, venez, donnez-moi la main...

MÉLISANDE. — Oh ! ne me touchez pas !...

GOLAUD. — Ne criez pas... Je ne vous toucherai plus. Mais venez avec moi. La nuit sera très noire et très froide. Venez avec moi...

MÉLISANDE. — Où allez-vous ?...

GOLAUD. — Je ne sais pas... Je suis perdu aussi...

(*Ils sortent.*)

MELISANDA. — E la barba ancora... Perchè mi guardate così?

GOLAUD. — Fiso agli occhi vi sto. — Voi non chiudete gli occhi mai?

MELISANDA. — Sì, sì; nel notturno sopore.

GOLAUD. — Perchè negli occhi un tal stupore?

MELISANDA. — Gigante siete voi?

GOLAUD. — Io sono un uomo come son tutti...

MELISANDA. — Perchè siete voi giunto ora qui?

GOLAUD. — Perchè non so io stesso. Là nel bosco a caccia errai, dietro un cinghiale che mi fuggìa. A un tratto ho smarrito il sentiero. — Sembrate molto giovine... Quant'anni avete?

MELISANDA. — L'aria è fredda; io tremo tutta...

GOLAUD. — Volete venir via con me?

MELISANDA. — No, no, io resto qui...

GOLAUD. — No, voi non potete stare qui tutta sola: non potete, no, la notte restar qui sola. Che nome avete voi?

MELISANDA. — Melisanda.

GOLAUD. — Ah, no; non potete stare qui, Melisanda: venite con me.

MELISANDA. — Io resto qui...

GOLAUD. — Perchè restar tutta sola? Cela quest'arido bosco un mistero: la notte qui stare sola, no, non è prudente. Melisanda, orsù, venite con me.

MELISANDA. — Oh! non mi toccate...

GOLAUD. — No, non gridate! Io non vo' toccarvi più... Ma venite con me. Sarà la notte buia e fredda; venite con me...

MELISANDA. — E dove andare?

GOLAUD. — Io non lo so: ho smarrito il sentiero...

(*Escono.*)

SCÈNE II.

Une salle dans le château. — *On découvre* ARKËL *et* GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE. — Voici ce qu'il écrit à son frère Pelléas : « Un soir, je l'ai trouvée tout en pleurs au bord d'une fontaine, dans la forêt où je m'étais perdu. Je ne sais ni son âge, ni qui elle est, ni d'où elle vient et je n'ose pas l'interroger, car elle doit avoir eu une grande épouvante, et quand on lui demande ce qui lui est arrivé, elle pleure tout à coup comme un enfant et sanglote si profondément qu'on a peur. Il y a maintenant six mois que je l'ai épousée et je n'en sais pas plus qu'au jour de notre rencontre. En attendant, mon cher Pelléas, toi que j'aime plus qu'un frère, bien que nous ne soyons pas nés du même père ; en attendant, prépare mon retour... Je sais que ma mère me pardonnera volontiers. Mais j'ai peur d'Arkël, malgré toute sa bonté, car j'ai déçu, par ce mariage étrange, tous ses projets politiques, et je crains que la beauté de Mélisande n'excuse pas à ses yeux, si sages, ma folie. S'il consent néanmoins à l'accueillir comme il accueillerait sa propre fille, le troisième soir qui suivra cette lettre, allume une lampe au sommet de la tour qui regarde la mer. Je l'apercevrai du pont de notre navire ; sinon, j'irai plus loin et ne reviendrai plus... » Qu'en dites-vous ?

ARKËL. — Je n'en dis rien. Cela peut nous paraître étrange, parce que nous ne voyons jamais que l'envers des destinées... Il avait toujours suivi mes conseils jusqu'ici ; j'avais cru le rendre heureux en l'envoyant demander la main de la princesse Ursule... Il ne pouvait pas rester seul, et depuis la mort de sa femme il était triste d'être seul ; et ce mariage allait mettre fin à de longues guerres et à de vieilles haines... Il ne l'a pas voulu ainsi. Qu'il en soit comme il l'a voulu : je ne me suis jamais mis en travers d'une destinée ; et il sait mieux que moi son avenir. Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles...

ATTO PRIMO. — SCENA SECONDA.

Fot. Castagneri, Milano.

SCENA II.

Un appartamento nel castello. — ARKEL e GENEVIEFFA.

GENEVIEFFA. — Così scrive Golaud al fratello Pelleas: « Un vespro la trovai che piangeva sul margine d'un fonte, quando smarrii nella selva il sentiero. Quando nacque non so... nè chi si sia, nè donde ella venga: nè io pure l'oso interrogare; poi ch'ella certo ha provato un grande spavento: e quando le si chiede che mai così la turbò, ella scoppia in pianto, come un fanciullo, e singhiozza così da mettere paura. Sono già sei mesi dal dì che sposai Melisanda; e un mistero ella è sempre, così com'io la incontrai... E intanto tu, o mio Pelleas (tu più caro di un fratello; sebbene noi non abbiamo lo stesso padre), e intanto tu prepara il mio ritorno. Io so che mia madre perdono al figliolo darà: ho timore d'Arkel, che mia moglie scaccerà. Se alla reggia però l'accoglierà, con tutto onore, siccome una figliola, da questo messaggio trascorsi tre dì, accendi una torcia, a sommo la torre che guarda sul mare. Dal naviglio, là, la vedrò brillare su l'acque: o ch'io lungi me'n vado, nè più tornerò... »
Che dite voi?

ARKEL. — Che dire non so. La cosa può parerci strana: scorgere a noi non è concesso l' aspetto del destino: mistero siamo noi stessi. — Egli aveva seguìto ognora i consigli del re: renderlo lieto pensai, chiedendo al padre per lui la mano regale d'Ursùla. Restar non poteva così solo; e poi che morì la sua donna, troppo triste scorre il dì: e queste nozze davano fine a lunghe guerre ed antichi rancori. Le nozze regali sdegnò: sia così qual volle Golaud: sdegno di mettermi contro il destino ed il volere: egli solo decide di sè. Forse invano mai non succede alcuna cosa al mondo.

GENEVIÈVE. — Il a toujours été si prudent, si grave et si ferme... Depuis la mort de sa femme il ne vivait plus que pour son fils, le petit Yniold. Il a tout oublié... — Qu'allons-nous faire ?...

(*Entre Pelléas.*)

ARKËL. — Qui entre là ?

GENEVIÈVE. — C'est Pelléas. Il a pleuré.

ARKËL. — Est-ce toi, Pelléas ? — Viens un peu plus près, que je te voie dans la lumière.

PELLÉAS. — Grand-père, j'ai reçu, en même temps que la lettre de mon frère, une autre lettre; une lettre de mon ami Marcellus... Il va mourir et il m'appelle. Il dit qu'il sait exactement le jour où la mort doit venir... Il me dit que je puis arriver avant elle si je veux, mais qu'il n'y a plus de temps à perdre.

ARKËL. — Il faudrait attendre quelque temps cependant... Nous ne savons pas ce que le retour de ton frère nous prépare. Et d'ailleurs ton père n'est-il pas ici, au-dessus de nous, plus malade peut-être que ton ami ?... Pourras-tu choisir entre le père et l'ami ?...

(*Il sort.*)

GENEVIÈVE. — Aie soin d'allumer la lampe dès ce soir, Pelléas.

(*Ils sortent séparément.*)

SCÈNE III.

Devant le château. — *Entrent* GENEVIÈVE *et* MÉLISANDE.

MÉLISANDE. — Il fait sombre dans les jardins. Et quelles forêts, quelles forêts autour des palais !...

GENEVIÈVE. — Oui; cela m'étonnait aussi quand je suis arrivée ici, et cela étonne tout le monde. Il y a des endroits où l'on ne voit jamais le soleil. Mais l'on s'y fait si vite... Il y a longtemps, il y a longtemps... Il y a près de quarante ans que je vis ici... Regardez de l'autre côté, vous aurez la clarté de la mer...

GENEVIEFFA. — Golaud così prudente fu sempre, sì grave e sì fermo: da che sua moglie morì egli più non viveva che pel figliolo, il piccolo Yniold. Ora tutto scordò... che far dobbiamo?

(*Entra Pelleas.*)

ARKEL. — Chi viene? Chi entra qui?

GENEVIEFFA. — È Pelleas. Ha pianto certo.

ARKEL. — Sei tu qui, Pelleas? Vieni; t'appressa un po': ti vo' vedere dentro la luce...

PELLEAS. — Signore, m'ebbi già nel tempo stesso la lettera fraterna e un altro scritto: un invito del fido amico Marcello: vicino a morte, a sè mi chiama: mi dice già che conosce il momento che deve morire: egli sa che potrò giungere prima che muoia, se vorrò; ma tempo non ha per aspettare.

ARKEL. — Converrà frattanto aspettare qualche po': non sappiamo che cosa ci prepari il ritorno di tuo fratello. E (tu sai) tuo padre giace nel castello, sopra di noi, più vicino a morire del tuo Marcello. Puoi tu incerto stare così tra padre ed amico?...

(*Esce.*)

GENEVIEFFA. — Splender la lampada fa' questa notte al castello...

(*Escono, da solo a sola.*)

SCENA III.

Davanti al castello. — *Entrano* GENEVIEFFA e MELISANDA.

MELISANDA. — L'ombra è scesa sopra il giardino: come sono fosche queste foreste d'intorno al castello!

GENEVIEFFA. — Sì; questa cosa mi stupiva quand'io qui giungevo un dì: e di questo hanno tutti meraviglia. Ha la selva sentieri, dove il sole mai giunge a brillare: eppure quest'ombra è cara. Molt'anni sono già... molti anni già... Corrono quasi quarant'anni ch'io giunsi qui. (*Accennandole l'opposto orizzonte*) Ora qui volgetevi un po': voi vedrete il fulgore del mare.

MÉLISANDE. — J'entends du bruit au-dessous de nous...

GENEVIÈVE. — Oui; c'est quelqu'un qui monte vers nous... Ah! c'est Pelléas... Il semble encore fatigué de vous avoir attendue si longtemps...

MÉLISANDE. — Il ne nous a pas vues.

GENEVIÈVE. — Je crois qu'il nous a vues, mais il ne sait ce qu'il doit faire... Pelléas, Pelléas, est-ce toi?

PELLÉAS. — Oui!... Je venais du côté de la mer...

GENEVIÈVE. — Nous aussi; nous cherchions la clarté. Ici, il fait un peu plus clair qu'ailleurs; et cependant la mer est sombre.

PELLÉAS. — Nous aurons une tempête cette nuit: il y en a toutes les nuits depuis quelque temps... et cependant elle est si calme ce soir... On s'embarquerait sans le savoir et l'on ne reviendrait plus...

MÉLISANDE. — Quelque chose sort du port...

PELLÉAS. — Il faut que ce soit un grand navire... Les lumières sont très hautes, nous le verrons tout à l'heure quand il entrera dans la bande de clarté...

GENEVIÈVE. — Je ne sais si nous pourrons le voir... il y a encore une brume sur la mer...

PELLÉAS. — On dirait que la brume s'élève lentement...

MÉLISANDE. — Oui; j'aperçois, là-bas, une petite lumière que je n'avais pas vue...

PELLÉAS. — C'est un phare; il y en a d'autres que nous ne voyons pas encore.

MÉLISANDE. — Le navire est dans la lumière... Il est déjà bien loin...

PELLÉAS. — Il s'éloigne à toutes voiles...

MÉLISANDE. — C'est le navire qui m'a menée ici. Il a de grandes voiles... Je le reconnais à ses voiles...

PELLÉAS. — Il aura mauvaise mer cette nuit...

MÉLISANDE. — Pourquoi s'en va-t-il cette nuit?... On ne le voit presque plus... Il fera peut-être naufrage...

PELLÉAS. — La nuit tombe très vite...

(Un silence.)

ATTO PRIMO. — BOZZETTO SCENA TERZA

Fot. Castagneri, Milano.

MELISANDA. — Laggiù mi sembra udire un fruscìo...

GENEVIEFFA. — Sì, vien qualcuno verso di noi... Ah! è Pelleas... Oh, come oppresso sembra ancora d'avervi tanto aspettata così!

MELISANDA. — Egli ancora non ci vide.

GENEVIEFFA. — Forse ne ha visto già: dubita solo d'appressarsi... Pelleas, Pelleas, or sei tu?

PELLEAS. — Sì; io salii dalla parte del mare.

GENEVIEFFA. — Anche noi: noi cerchiamo la luce. Invero un poco più di luce è qui: eppure il mare è tanto cupo...

PELLEAS. — Noi avremo un fortunale presto in mare: che la tempesta infuria qui gran notti son già; eppure la notte sembra splendere tanto calma! Si potrebbe salpare senza timore e non tornare mai più...

MELISANDA. — Qualche cosa esce dal porto...

PELLEAS. — Egli è certo qualche gran naviglio. Alto è il raggio delle faci: lo vedremo bene allora, quand'esso verrà nella zona di splendore...

GENEVIEFFA. — Io non so se potremo vederlo; ancora la bruma si stende sopra il mare...

PELLEAS. — Or dal mare lentamente si leva la bruma...

MELISANDA. — Sì; io scorgo laggiù splendere un tenue chiarore, che or solo m'appare...

PELLEAS. — Vien da un faro; e ne splendono altri, che non possiamo vedere ancora.

MELISANDA. — Il naviglio è dentro il fulgore: dilungato s'è già...

PELLEAS. — S'allontana a tutte vele...

VOCI (*dal mare*). — Issa! hoè! Issa! hoè!

MELISANDA. — Quello è il naviglio che mi ha portata qui. Aprì le grandi vele... Ben ravviso quelle sue vele...

PELLEAS. — Il naviglio stanotte avrà fosco mare...

VOCI (*lontanissime*). — Issa! hoè!

MELISANDA. — Perchè parte questa notte? Dalla vista sparve ormai. sperderlo potrà un naufragio...

PELLEAS. — Ecco, scende la notte...

(*Un silenzio.*)

GENEVIÈVE. — Il est temps de rentrer. Pelléas, montre la route à Mélisande. Il faut que j'aille voir, un instant, le petit Yniold.

(*Elle sort.*)

PELLÉAS. — On ne voit plus rien sur la mer...

MÉLISANDE. — Je vois d'autres lumières.

PELLÉAS. — Ce sont les autres phares... Entendez-vous la mer ?... C'est le vent qui s'élève... Descendons par ici. Voulez-vous me donner la main ?

MÉLISANDE. — Voyez, voyez, j'ai les mains pleines de fleurs.

PELLÉAS. — Je vous soutiendrai par le bras, le chemin est escarpé et il y fait très sombre... Je pars peut-être demain...

MÉLISANDE. — Oh ! pourquoi partez-vous ?

(*Ils sortent.*)

GENEVIEFFA. — Tempo è già di rientrare. Pelleas, mostra la strada a Melisanda. Conviene ch'io vada ormai a vegliare il piccolo Yniold.

(*Esce.*)

PELLEAS. — Sopra il mare più nulla si vede...

MELISANDA. — Dei fuochi brillano là...

PELLEAS. — È il raggio d'altri fari. Non udite là il mare? Ecco, il vento si leva... Discendiamo di qui. Mi volete voi dare la mano?

MELISANDA. — Or ve', or ve'!... di fiori ho piene le mani.

PELLEAS. — Io pel braccio vi reggerò: è il sentiero scosceso assai, ed è buio il cammino... Io parto forse domani...

MELISANDA. — Oh!... perchè mai partire?...

(*Escono.*)

FINE DEL PRIMO ATTO.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

Une fontaine dans le parc. — *Entrent* PELLÉAS *et* MÉLISANDE.

PELLÉAS. — Vous ne savez pas où je vous ai menée ? — Je viens souvent m'asseoir ici, vers midi, lorsqu'il fait trop chaud dans les jardins. On étouffe, aujourd'hui, même à l'ombre des arbres.

MÉLISANDE. — Oh ! l'eau est claire...

PELLÉAS. — Elle est fraîche comme l'hiver. C'est une vieille fontaine abandonnée. Il paraît que c'était une fontaine miraculeuse, — elle ouvrait les yeux des aveugles. — On l'appelle encore la « fontaine des aveugles ».

MÉLISANDE. — Elle n'ouvre plus les yeux des aveugles ?

PELLÉAS. — Depuis que le roi est presque aveugle lui-même, on n'y vient plus...

MÉLISANDE. — Comme on est seul ici... On n'entend rien.

PELLÉAS. — Il y a toujours un silence extraordinaire... On entendrait dormir l'eau... Voulez-vous vous asseoir au bord du bassin de marbre ? Il y a un tilleul où le soleil n'entre jamais...

MÉLISANDE. — Je vais me coucher sur le marbre. — Je voudrais voir le fond de l'eau...

ATTO SECONDO. — SCENA PRIMA.

Fot. Castagneri, Milano.

ATTO SECONDO

SCENA I.

Una fontana nel parco. — *Entrano* PELLEAS *e* MELISANDA.

PELLEAS. — Conoscete voi il luogo dove siamo? Nel mezzogiorno amo assidermi qui, quando sui giardini saetta il sole. Pur si soffoca adesso anche all'ombra dei rami.

MELISANDA. — Oh! l'acqua è chiara...

PELLEAS. — L'acqua è fredda come l'inverno. È una vecchia fontana abbandonata: è leggenda che sia una fontana miracolosa. Ella apriva gli occhi dei ciechi. « La fonte dei ciechi » ora viene chiamata ancora.

MELISANDA. — Ora dei ciechi più non sana la vista?

PELLEAS. — Dal giorno che il re è quasi cieco egli stesso, non vengono più...

MELISANDA. — Come si è soli qui! Nessun rumore...

PELLEAS. — Sempre al parco fa un silenzio misterioso: sembra il sonno udir dell'acque. Volete voi sedervi sulla vasca di marmo? Là è un tiglio ove mai raggio di sole non penetrò...

MELISANDA. — Io voglio sedermi sul marmo: spiare vogl'io dell'acqua il fondo...

PELLÉAS. — On ne l'a jamais vu. — Elle est peut-être aussi profonde que la mer.

MÉLISANDE. — Si quelque chose brillait au fond, on le verrait peut-être...

PELLÉAS. — Ne vous penchez pas ainsi...

MÉLISANDE. — Je voudrais toucher l'eau...

PELLÉAS. — Prenez garde de glisser... Je vais vous tenir la main...

MÉLISANDE. — Non, non, je voudrais y plonger mes deux mains... on dirait que mes mains sont malades aujourd'hui...

PELLÉAS. — Oh! oh! prenez garde! prenez garde! Mélisande!... Mélisande!... — Oh votre chevelure!...

MÉLISANDE (*se redressant*). — Je ne peux pas, je ne peux pas l'atteindre.

PELLÉAS. — Vos cheveux ont plongé dans l'eau...

MÉLISANDE. — Oui, ils son plus longs que mes bras... Ils sont plus longs que moi...

(*Un silence.*)

PELLÉAS. — C'est au bord d'une fontaine aussi, qu'il vous a trouvée?

MÉLISANDE. — Oui...

PELLÉAS. — Que vous a-t-il dit?

MÉLISANDE. — Rien; — je ne me rappelle plus...

PELLÉAS. — Était-il tout près de vous?

MÉLISANDE. — Oui; il voulait m'embrasser...

PELLÉAS. — Et vous ne vouliez pas?

MÉLISANDE. — Non.

PELLÉAS. — Pourquoi ne vouliez-vous pas?

MÉLISANDE. — Oh! oh! j'ai vu passer quelque chose au fond de l'eau...

PELLÉAS. — Prenez garde! prenez garde! — Vous allez tomber! — Avec quoi jouez-vous?

MÉLISANDE. — Avec l'anneau qu'il m'a donné...

PELLÉAS. — Ne jouez pas ainsi, au-dessus d'une eau si profonde...

MÉLISANDE. — Mes mains ne tremblent pas.

PELLÉAS. — Comme il brille au soleil! — Ne le jetez pas si haut vers le ciel...

PELLEAS. — Niuno mai lo scoprì: si dice ch' ella sia profonda come il mare.

MELISANDA. — Se qualche cosa brilla laggiù la scopre forse l'occhio...

PELLEAS. — Non sporgetevi così.

MELISANDA. — Voglio l'acqua toccare...

PELLEAS. — No, potreste scivolare... Così; ch' io vi regga la mano.

MELISANDA. — No, no, io vorrei le due mani affondarvi. Ah, quest'oggi mi sembrano malate le mie mani...

PELLEAS. — Oh, state attenta, state attenta, Melisanda... Oh, quella vostra chioma!...

MELISANDA (*sorgendo*). — No, non potrò, non potrò ritrovarla.

PELLEAS. — Oh, i capelli vi cadean nell'acqua...

MELISANDA. — Sì, più lunghi sono del mio braccio: più lunghi assai di me...

(*Un silenzio.*)

PELLEAS. — Presso un fonte, come questo, un dì vi vide Golaud?

MELISANDA. — Sì.

PELLEAS. — Che mai vi diceva?

MELISANDA. — Nulla; non ricordo nulla più...

PELLEAS. — Forse v'era accanto assai?

MELISANDA. — Sì; tentava d'abbracciarmi...

PELLEAS. — E non voleste; è vero?

MELISANDA. — No.

PELLEAS. — Dite; perchè non voleste?

MELISANDA. — Oh, là, nel fondo, qualche cosa ora brillò...

PELLEAS. — State attenta, state attenta. Voi cadrete giù. — Con che cosa giocate?

MELISANDA. — Con questo anello ch'egli mi donò...

PELLEAS. — Non scherzate così sopra un'acqua tanto profonda...

MELISANDA. — Non tremano le mie mani...

PELLEAS. — Come brilla nel sole! Non lo lanciate così alto nel cielo...

MÉLISANDE. — Oh !...

PELLÉAS. — Il est tombé ?

MÉLISANDE. — Il est tombé dans l'eau !...

PELLÉAS. — Où est-il ? Où est-il ?

MÉLISANDE. — Je ne le vois pas descendre...

PELLÉAS. — Je crois que je la vois briller...

MÉLISANDE. — Ma bague ?

PELLÉAS. — Oui, oui,... là-bas...

MÉLISANDE. — Oh ! oh ! elle est si loin de nous !... non, non, ce n'est pas elle... ce n'est plus elle... Elle est perdue... perdue... Il n'y a plus qu'un grand cercle sur l'eau... Qu'allons-nous faire maintenant ?...

PELLÉAS. — Il ne faut pas s'inquiéter ainsi pour une bague. Ce n'est rien... nous la retrouverons peut-être. Ou bien nous en retrouverons une autre...

MÉLISANDE. — Non, non; nous ne la retrouverons plus, nous n'en trouverons pas d'autres non plus... Je croyais l'avoir dans les mains... J'avais déjà fermé les mains, et elle est tombée malgré tout... Je l'ai jetée trop haut, du côté du soleil...

PELLÉAS. — Venez, nous reviendrons un autre jour... venez, il est temps. On irait à notre recherche... Midi sonnait au moment où l'anneau est tombé...

MÉLISANDE. — Qu'allons-nous dire à Golaud s'il demande où il est ?

PELLÉAS. — La vérité, la vérité, la vérité...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château. — *On découvre* GOLAUD *étendu sur un lit;* MÉLISANDE *est à son chevet.*

GOLAUD. — Ah ! ah ! tout va bien, cela ne sera rien. Mais je ne puis m'expliquer comment cela s'est passé. Je chassais tranquillement dans la forêt. Mon cheval s'est

ATTO SECONDO. — SCENA SECONDA.

Fot. Castagneri, Milano.

MELISANDA. — Oh!...

PELLEAS. — Caduto egli è?

MELISANDA. — È caduto nell'acqua...

PELLEAS. — Dov'è mai? dov'è mai?

MELISANDA. — Io non lo vedo affondare...

PELLEAS. — L'ho veduto brillare...

MELISANDA. — L'anello?

PELLEAS. — Sì, sì, laggiù...

MELISANDA. — Oh, oh, è già lontano assai. No, no, non è l'anello... non è l'anello... Perduto l'ho... perduto. Resta soltanto un gran cerchio sull'acqua... Che mai faremo intanto noi?

PELLEAS. — Non conviene turbarsi poi così per un anello. Non temete; lo troveremo certamente: o un altro in luogo di questo ne avrete.

MELISANDA. — No, no, l'anello mai non troveremo; no, nessuno mai trovarne potremo... Credevo averlo nelle mani ancora: chiuse le mani avevo già: eppure è caduto nell'acqua... Troppo alto lo gettai, dalla parte del sole...

PELLEAS. — Andiamo; ritorneremo un altro giorno. Andiamo, è già l'ora: verranno certo ad incontrarci... Allora che cadde l'anello suonò mezzodì...

MELISANDA. — Che diremo a Golaud, se domanda dov'è?

PELLEAS. — La verità, la verità...

(*Escono.*)

SCENA II.

Un appartamento nel castello. — GOLAUD *è disteso sul letto;* MELISANDA *è al suo capezzale.*

GOLAUD. — Ah, ah, sì, sarà... Di certo non è nulla. Solo non posso spiegare come ciò mi capitò. Tutto solo andavo a caccia per il bosco: il cavallo senza perchè

emporté tout à coup, sans raison. A-t-il vu quelque chose d'extraordinaire?... Je venais d'entendre sonner les douze coups de midi. Au douzième coup, il s'effraie subitement, et court, comme un aveugle fou, contre un arbre. Je ne sais plus ce qui est arrivé. Je suis tombé, et lui doit être tombé sur moi. Je croyais avoir toute la forêt sur la poitrine; je croyais que mon cœur était déchiré. Mais mon cœur est solide. Il paraît que ce n'est rien...

MÉLISANDE. — Voulez-vous boire un peu d'eau?

GOLAUD. — Merci, je n'ai pas soif.

MÉLISANDE. — Voulez-vous un autre oreiller?... Il y a une petite tache de sang sur celui-ci.

GOLAUD. — Non, non; ce n'est pas la peine.

MÉLISANDE. — Est-ce bien sûr?... Vous ne souffrez pas trop?

GOLAUD. — Non, non, j'en ai vu bien d'autres. Je suis fait au fer et au sang...

MÉLISANDE. — Fermez les yeux et tâchez de dormir. Je resterai ici toute la nuit...

GOLAUD. — Non, non; je ne veux pas que tu te fatigues ainsi. Je n'ai besoin de rien; je dormirai comme un enfant... Qu'y a-t-il, Mélisande? Pourquoi pleures-tu tout à coup?...

MÉLISANDE (*fondant en larmes*). — Je suis... je suis malade aussi...

GOLAUD. — Tu es malade?... Qu'as-tu donc, qu'as-tu donc, Mélisande?...

MÉLISANDE. — Je ne sais pas... Je suis malade ici... Je préfère vous le dire aujourd'hui; seigneur, je ne suis pas heureuse ici...

GOLAUD. — Qu'est-il donc arrivé?... Quelqu'un t'a fait du mal?... Quelqu'un t'aurait-il offensée?

MÉLISANDE. — Non, non; personne ne m'a fait le moindre mal... Ce n'est pas cela...

GOLAUD. — Mais tu dois me cacher quelque chose... Dis-moi toute la verité, Mélisande... Est-ce le roi?... Est-ce ma mère?... Est-ce Pelléas?...

MÉLISANDE. — Non, non; ce n'est pas Pelléas. Ce n'est personne... Vous ne pouvez pas me comprendre... C'est quelque chose qui est plus fort que moi...

s'adombrò tutto ad un tratto... Vide forse qualche cosa di straordinario? Fu sul punto proprio che udivo a scoccare mezzodì... All'ultimo colpo tutto a un tratto s'impennò; e via, simile a un cieco, all'impazzata! Io non so più che successe di poi... io sono caduto, ed il cavallo cadde su di me. Mi sembrò tutto il bosco avere qui, sopra il mio petto: io pensai che il mio cuore si fosse spezzato. Ma è forte il mio cuore, ed il colpo sopportò.

MELISANDA. — Forse volete un po' d'acqua?

GOLAUD. — No, grazie, sete non ho.

MELISANDA. — Vi darò un altro cuscino?... Sul cuscino, qui, come una macchia di sangue veder mi parve.

GOLAUD. — No, è cosa da nulla.

MELISANDA. — Ne siete certo? vi pare di non soffrire?

GOLAUD. — No, sopportai ben altro: io sono nato al ferro ed al sangue...

MELISANDA. — Ora tacete e cercate dormire; io resterò la notte qui.

GOLAUD. — No, no; non voglio, no, che tu t'affatichi così. Per me non ti turbare: io dormirò come un bambino... (*Melisanda piange*) Or che fu, Melisanda? Perchè piangi tu senza causa?...

MELISANDA (*piangendo*). — Io sono... sono malata tra voi...

GOLAUD. — Tu sei malata?... Come mai, come mai, Melisanda?

MELISANDA. — Io non so... Io qui sono malata... Preferisco dirlo a voi francamente... Signore, non sono affatto lieta qui.

GOLAUD. — Ora che avvenne, che fu? Che male ti fu fatto? Forse qualcuno offeso t'avrà?

MELISANDA. — No, no, alcuno non m'offese in verità, non è questo, no.

GOLAUD. — Ma tu certo nascondi un segreto... Dimmi tutta la verità, Melisanda. È stato il re? La madre mia? Forse Pelleas?

MELISANDA. — Oh no, no; non è Pelleas, non è nessuno. Voi comprendere, no, non potete; è qualche cosa più forte di me...

GOLAUD. — Voyons; sois raisonnable, Mélisande. — Que veux-tu que je fasse? — Tu n'es plus une enfant. — Est-ce moi que tu voudrais quitter?

MÉLISANDE. — Oh! non; ce n'est pas cela... Je voudrais m'en aller avec vous... C'est ici, que je ne peux plus vivre... Je sens que je ne vivrais plus longtemps...

GOLAUD. — Mais il faut une raison cependant. On va te croire folle. On va croire à des rêves d'enfant. — Voyons, est-ce Pelléas, peut-être? — Je crois qu'il ne te parle pas souvent...

MÉLISANDE. — Si, si; il me parle parfois. Il ne m'aime pas, je crois; je l'ai vu dans ses yeux... Mais il me parle quand il me rencontre...

GOLAUD. — Il ne faut pas lui en vouloir. Il a toujours été ainsi. Il est un peu étrange. Il changera, tu verras; il est jeune...

MÉLISANDE. — Mais ce n'est pas cela... ce n'est pas cela...

GOLAUD. — Qu'est-ce donc? — Ne peux-tu pas te faire à la vie qu'on mène ici? Fait-il trop triste ici? — Il est vrai que ce château est très vieux et très sombre... Il est très froid et très profond. Et tous ceux qui l'habitent sont déjà vieux. Et la campagne peut sembler bien triste aussi, avec toutes ses forêts, toutes ses vieilles forêts sans lumière. Mais on peut égayer tout cela si l'on veut. Et puis, la joie, la joie, on n'en a pas tous les jours; il faut prendre les choses comme elles sont. Mais dis-moi quelque chose; n'importe quoi; je ferai tout ce que tu voudras...

MÉLISANDE. — Oui, c'est vrai... on ne voit jamais le ciel clair... Je l'ai vu pour la première fois ce matin...

GOLAUD. — C'est donc cela qui te fait pleurer, ma pauvre Mélisande? — Ce n'est donc que cela? — Tu pleures de ne pas voir le ciel? — Voyons, tu n'es plus à l'âge où l'on peut pleurer pour ces choses... Et puis l'été n'est-il pas là? Tu vas voir le ciel tous les jours. — Et puis l'année prochaine... Voyons, donne-moi ta main; donne-moi tes deux petites mains. (*Il lui prend les mains*) Oh! ces petites mains que je pourrais écraser comme des fleurs... — Tiens, où est l'anneau que je t'avais donné?

MÉLISANDE. — L'anneau?

GOLAUD. — Oui; la bague de nos noces, où est-elle?

GOLAUD. Or via, sii ragionevole, Melisanda. Che vuoi tu che io faccia? Tu non sei più bambina. Mi vorresti tu forse lasciare?

MELISANDA. — Oh no; non è come dite... Io vorrei via fuggire con voi: io non posso più vivere qui. Mi pare che gran tempo qui non vivrei...

GOLAUD. — Ma però una ragione ci vuole... o folle sembrerai... Li diranno dei sogni di bimbo. Vediamo: forse è Pelleas, è vero? Io lo vedo parlarti rare volte...

MELISANDA. — Sì, egli mi parla talora. Egli non m'ama, lo so; glie l'ho letto negli occhi... Ma se talora c'incontriamo, mi parla...

GOLAUD. — È meglio assai non farne caso. Così fu sempre Pelleas; egli è un poco bizzarro... Si muterà, lo vedrai; è un ragazzo.

MELISANDA. — Non è questo; non è questo, no...

GOLAUD. — E che mai? Non ami tu la vita che fai con noi così? Forse è triste la reggia? Il castello è in verità malinconico e vecchio; è freddo assai e troppo cupo... ed invecchia precoce chi vive qui. E la campagna può sembrare triste assai, con le selve sue profonde; queste vecchie selve senza luce. Ma si può rallegrare tutto ciò, se si vuole... E poi, la gioia... la gioia non si conosce ogni giorno. Ma dimmi qualche cosa, sia bene o male; io farò tutto ciò che vorrai...

MELISANDA. — Sì, è vero; non si vede mai il cielo qui. L'ho veduto per la prima volta questa mattina...

GOLAUD. — È dunque ciò che piangere ti fa, mia cara Melisanda? Non è dunque che ciò? Ti duole di non vedere il cielo? Su via, non è più l'età che si può piangere per questo... E poi l'estate è presso già: tu vedrai il cielo ogni giorno; e poi nell'anno appresso... Orsù, dammi queste mani; dammi queste piccole manine. (*Le prende le mani*) Oh, le manine tue, che potrei schiacciare così, come dei fiori!... — Ah, dov'è l'anello che dato io t'avevo?

MELISANDA. — L'anello?

GOLAUD. — Sì; l'anello delle nozze... dov'è mai?

MÉLISANDE. — Je crois... Je crois qu'elle est tombée...

GOLAUD. — Tombée ? — Où est-elle tombée... ? — Tu ne l'as pas perdue ?

MÉLISANDE. — Non, elle est tombée... elle doit être tombée... mais je sais où elle est...

GOLAUD. — Où est-elle ?

MÉLISANDE. — Vous savez bien... vous savez bien... la grotte au bord de la mer ?...

GOLAUD. — Oui.

MÉLISANDE. — Et bien, c'est là... Il faut que ce soit là... Oui, oui; je me rappelle... J'y suis allée, ce matin, ramasser des coquillages pour le petit Yniold... Il y en a de très beaux... Elle a glissé de mon doigt... puis la mer est entrée; et j'ai dû sortir avant de l'avoir retrouvée.

GOLAUD. — Es-tu sûre que ce soit là ?

MÉLISANDE. — Oui, oui; tout à fait sûre... Je l'ai sentie glisser...

GOLAUD. — Il faut aller la chercher tout de suite.

MÉLISANDE. — Maintenant ? — tout de suite ? — dans l'obscurité ?

GOLAUD. — Maintenant, tout de suite, dans l'obscurité. J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai plutôt que d'avoir perdu cette bague. Tu ne sais pas ce que c'est. Tu ne sais pas d'où elle vient. La mer sera très haute cette nuit. La mer viendra la prendre avant toi... dépêche-toi.

MÉLISANDE. — Je n'ose pas... je n'ose pas aller seule...

GOLAUD. — Vas-y, vas-y avec n'importe qui. Mais il faut y aller tout de suite, entends-tu ? — Dépêche-toi; demande à Pelléas d'y aller avec toi.

MÉLISANDE. — Pelléas ? — Avec Pelléas ? — Mais Pelléas ne voudra pas...

GOLAUD. — Pelléas fera tout ce que tu lui demanderas. Je connais Pelléas mieux que toi. Vas-y, hâte-toi. Je ne dormirai pas avant d'avoir la bague.

MÉLISANDE. — Oh ! oh ! Je ne suis pas heureuse !... Je ne suis pas heureuse !

(Elle sort en pleurant.)

MELISANDA. — Io credo... credo sia caduto...

GOLAUD. — Caduto? Dove mai è caduto?... Non l'hai perduto forse?

MELISANDA. — No; certo è caduto... certo dev' essere caduto... Ma dov'è io lo so...

GOLAUD. — Dove sparve?

MELISANDA. — Voi ricordate... voi ricordate... quella caverna sul mare... Ebbene: è là... io credo che sia là... Sì, sì, io mi ricordo. Questa mattina andai a raccogliere conchiglie pel piccolo Yniold... Sono tante e sono così belle! Dal mio dito scivolò... poi entrò la marea; e fuggii di là, lasciando nell'acqua l'anello.

GOLAUD. — E sei certa tu di ciò?

MELISANDA. — Sì, sì, ne sono certa: lo sentii scivolare...

GOLAUD. — Correr devi a cercarlo all'istante.

MELISANDA. — Devo andare? tanto presto? nel buio, laggiù?...

GOLAUD. — Sull'istante andrai, giù nel buio, là... Perdere piuttosto io vorrei i miei tesori, prima di perdere questo mio anello. Tu non lo sai che si sia: tu non lo sai di dove viene. Il mare stanotte ancora s'alzerà: si prenderà l'anello con sè... T'affretta, orsù!

MELISANDA. — Temo d'andare; io temo andare tutta sola...

GOLAUD. — Va', va'; con chi ti piace ora tosto va. Però conviene partire all'istante: mi comprendi? Sbrigati, su! domanda a Pelleas di venire con te.

MELISANDA. — Pelleas? con Pelleas? Ma Pelleas non vorrà...

GOLAUD. — Pelleas farà quanto da lui tu richiedi. Io conosco il fratello più di te. Su, via; presto va'. Non dormirò se non avrò l'anello mio.

MELISANDA. — Oh, oh! Io non sono felice... Io non sono felice...

(Ella esce piangendo.)

SCÈNE III.

Devant une grotte. — *Entrent* PELLÉAS *et* MÉLISANDE.

PELLÉAS (*parlant avec une grande agitation*). — Oui ; c'est ici, nous y sommes. Il fait si noir que l'entrée de la grotte ne se distingue pas du reste de la nuit... Il n'y a pas d'étoiles de ce côté. Attendons que la lune ait déchiré ce grand nuage ; elle éclairera toute la grotte et alors nous pourrons y entrer sans danger. Il y a des endroits dangereux et le sentier est trés étroit, entre deux lacs dont on n'a pas encore trouvé le fond. Je n'ai pas songé à emporter une torche ou une lanterne, mais je pense que la clarté du ciel nous suffira. — Vous n'avez jamais pénétré dans cette grotte ?

MÉLISANDE. — Non...

PELLÉAS. — Entrons-y... Il faut pouvoir décrire l'endroit où vous avez perdu la bague, s'il vous interroge... Elle est trés grande et trés belle. Elle est pleine de ténèbres bleues. Quand on y allume une petite lampe, on dirait que la voûte est couverte d'étoiles, comme le ciel. Donnez-moi la main, ne tremblez pas, ne tremblez pas ainsi. Il n'y a pas de danger, nous nous arrêterons au moment que nous n'apercevrons plus la clarté de la mer... Est-ce le bruit de la grotte qui vous effraie ? Entendez-vous la mer derrière nous ? — Elle ne semble pas heureuse cette nuit... Ah ! voici la clarté !

(*La lune éclaire largement l'entrée et une partie des ténèbres de la grotte ; et l'on aperçoit à une certaine profondeur, trois vieux pauvres à cheveux blancs, assis côte à côte, se soutenant l'un l'autre, et endormis contre un quartier de roc.*)

MÉLISANDE. — Ah !

ATTO SECONDO. — SCENA TERZA.

Fot. Castagneri, Milano.

SCENA III.

Davanti a una grotta. — *Entrano* PELLEAS e MELISANDA.

PELLEAS (*parlando assai agitato*). — Sì; questo è il luogo: sostiamo. È così buio che il vano della grotta non si distingue più dal resto della notte. Non brillano le stelle da questa parte. Aspettiamo che la luna rompa il velo delle nubi; essa schiarerà per noi la grotta e allora entrarvi potremo sicuri. Qui son mille pericoli oscuri; ed il sentiero è stretto assai, tra due profondi laghi, cui niuno il letto scoprì. Non ebbi pensiero di portare con me torcia o lanterna: ma io penso che basti a noi la luce delle stelle. Non siete voi mai penetrata in questa grotta?

MELISANDA. — No.

PELLEAS. — Ora entriamo. Gli dovrete descrivere l'antro dove perso fu l'anello, se a voi lo richiede... È molto bello e spazioso, ed è pieno tutto d'ombre azzurre. Quando vi si accende una piccola fiamma, pare che tutta la vòlta risplenda di stelle, simile al cielo. Datemi la mano; e non tremate più: non c'è pericolo qui. Ci fermeremo allora, quando noi più non vedremo risplendere l'acqua del mare... Il mormorìo della grotta forse vi turba? Dietro noi sentite fremere il mare? Il mare non sembra molto lieto questa notte... Oh, la luce spuntò!...

(*La luna rischiara largamente l'ingresso e un poco dell'interno della grotta; si vedono tre vecchi poveri dai capelli bianchi, seduti l'uno contro l'altro, reggendosi tra loro, e addormentati contro la roccia.*)

MELISANDA. — Ah!...

PELLÉAS. — Qu'y a-t-il ?

MÉLISANDE. — Il y a... Il y a...

(*Elle montre les trois pauvres.*)

PELLÉAS. — Oui, oui ; je les ai vus aussi...

MÉLISANDE. — Allons-nous-en !... Allons-nous-en !...

PELLÉAS. — Ce sont trois vieux pauvres qui se sont endormis... Pourquoi sont-ils venus dormir ici ?... Il y a une famine dans le pays.

MÉLISANDE. — Allons-nous-en !... Venez... Allons-nous-en !

PELLÉAS. — Prenez garde, ne parlez pas si fort... Ne les éveillons pas... Ils dorment encore profondément... Venez.

MÉLISANDE. — Laissez-moi ; je préfère marcher seule...

PELLÉAS. — Nous reviendrons un autre jour...

(*Ils sortent.*)

PELLEAS. — Che hai tu?

MELISANDA. — Vedi là... Vedi là...

(*Ella accenna i tre poveri.*)

PELLEAS. — Sì, li avevo anch'io veduti.

MELISANDA. — Andiamo via... Fuori di qui...

PELLEAS. — Son tre vecchi poveri che dormono qui... Ora c'è per il paese gran carestia. Oh, perchè vennero qui a prender sonno?

MELISANDA. — Andiamo via... venite... Fuori di qui.

PELLEAS. — State attenta, non parlate così forte... Svegliarli non dobbiamo... D'un sonno profondo dormono ancora... Andiamo.

MELISANDA. — Non con voi... preferisco andar sola...

PELLEAS. — Noi torneremo un altro giorno.

(*Escono.*)

FINE DEL SECONDO ATTO.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

Une des tours du château. — Un chemin de ronde passe sous une fenêtre de la tour.

MÉLISANDE (*à la fenêtre, pendant qu'elle peigne ses cheveux dénoués*).

Mes longs cheveux descendent
Jusqu'au seuil de la tour!
Mes cheveaux vous attendent
Tout le long de la tour!
Et tout le long du jour!
Et tout le long du jour!
Saint Daniel et Saint Michel,
Saint Michel et Saint Raphaël,
Je suis née un Dimanche!
Un Dimanche à midi!

(*Entre Pelléas par le chemin de ronde*)

PELLÉAS. — Holà! Holà! ho!

MÉLISANDE. — Qui est là?

PELLÉAS. — Moi, moi, et moi!... Que fais-tu là à la fenêtre en chantant comme un oiseau qui n'est pas d'ici?

MÉLISANDE. — J'arrange mes cheveux pour la nuit!...

PELLÉAS. — C'est là ce que je vois sur le mur?... Je croyais que c'était un rayon de lumière...

ATTO TERZO

SCENA I.

Una torre del castello. — Sotto una finestra della torre passa un sentiero di vedetta.

MELISANDA (*alla finestra, pettinando i suoi capelli sciolti*). — « I miei capelli scendon sino al piè della torre; i miei capelli aspettano qui la vostra carezza: e così tutto il giorno, così per tutto il giorno!

San Daniele e San Michele,
San Michele e San Raffael:
di domenica io nacqui,
e il meriggio era in ciel. »

(*Entra Pelleas dal sentiero.*)

PELLEAS. — Olà, olà, oh!

MELISANDA. — Chi è là?

PELLEAS. — Io, io, son io... Alla finestra che fai tu, che canti come augello che vien d'oltre mare?

MELISANDA. — Raccolgo i miei capelli per la notte...

PELLEAS. — Ah! i capelli brillano così? Ho creduto fosse un raggio di luce!...

MÉLISANDE. — J'ai ouvert la fenêtre. Il fait trop chaud dans la tour, il fait beau cette nuit.

PELLÉAS. — Il y a d'innombrables étoiles; je n'en ai jamais autant vu que ce soir;... mais la lune est encore sur la mer... Ne reste pas dans l'ombre, Mélisande, penche-toi un peu, que je voie tes cheveux dénoués.

(*Mélisande se penche à la fenêtre.*)

MÉLISANDE. — Je suis affreuse ainsi.. .

PELLÉAS. — Oh! Mélisande!... oh! tu es belle!... tu es belle ainsi!... penche-toi! penche-toi!... laisse-moi venir plus près de toi...

MÉLISANDE. — Je ne puis pas venir plus près de toi... Je me penche tant que je peux...

PELLÉAS. — Je ne puis pas monter plus haut... donne-moi du moins ta main ce soir... avant que je m'en aille... Je pars demain...

MÉLISANDE. — Non, non, non...

PELLÉAS. — Si, si; je pars, je partirai demain... donne-moi ta main, ta main, ta petite main sur mes lèvres...

MÉLISANDE. — Je ne te donne pas la main si tu pars...

PELLÉAS. — Donne, donne, donne...

MÉLISANDE. — Tu ne partiras pas?...

PELLÉAS. — J'attendrai, j'attendrai...

MÉLISANDE. — Je vois une rose dans les ténèbres...

PELLÉAS. — Où donc?... Je ne vois que les branches du saule qui dépassent le mur...

MÉLISANDE. — Plus bas, plus bas, dans le jardin; là-bas, dans le vert sombre.

PELLÉAS. — Ce n'est pas une rose... J'irai voir tout à l'heure, mais donne-moi ta main d'abord; d'abord ta main...

MÉLISANDE. — Voilà, voilà;... je ne puis me pencher davantage...

MELISANDA. — Io aprii la finestra; fa troppo caldo qui dentro... È serena la notte.

PELLEAS. — Senza numero splendono le stelle; non ne ho mai vedute risplendere tante. Ma la luna è per anche sul mare... Non più restare nell'ombra, Melisanda. Ah, sporgiti un po', ch'io ti veda i capelli disciolti.

MELISANDA (*sporgendosi*). — Così non sono bella...

PELLEAS. — Oh, Melisanda, tu sei bella; bella sei così!... sporgi un po', sporgi un po'!... Lascia ch'io ti venga più vicino...

MELISANDA. — Non posso, no, venire più presso a te. Io mi sporgo quanto più so...

PELLEAS. — Ed io non so salire più alto... Dammi almeno la mano questa sera, avanti che io me ne vada... Parto domani...

MELISANDA. — No, no, no...

PELLEAS. — Sì, sì, io vo'; domani io partirò... Dammi la tua mano; la manina tua sul mio labbro...

MELISANDA. — La mia mano non avrai, se tu partirai...

PELLEAS. — Dammi, dammi, dammi...

MELISANDA. — Dunque tu non andrai?

PELLEAS. — Non andrò; tarderò.

MELISANDA. — Vedo una rosa dentro la notte...

PELLEAS. — Dov'è? Io non vedo che i rami del salice, che varcano il muro...

MELISANDA. — Più giù, dentro il giardino; laggiù nel verde cupo...

PELLEAS. — Oh no, non è una rosa... Voglio andare a vedere; ma tu la mano a me darai; la mano tua...

MELISANDA. — A te... a te!... Ho paura di sporgermi tanto...

PELLÉAS. — Mes lèvres ne peuvent pas atteindre ta main...

MÉLISANDE. — Je ne puis pas me pencher davantage... Je suis sur le point de tomber... — Oh! oh! mes cheveux descendent de la tour!...

(*Sa chevelure se révulse tout à coup, tandis qu'elle se penche ainsi, et inonde Pelléas.*)

PELLÉAS. — Oh! oh! qu'est-ce que c'est?... Tes cheveux, tes cheveux descendent vers moi!... Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est tombée de la tour!... Je les tiens dans les mains, je les tiens dans ma bouche... Je les tiens dans les bras, je les mets autour de mon cou... Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit...

MÉLISANDE. — Laisse-moi! laisse-moi!... Tu vas me faire tomber!...

PELLÉAS. — Non, non, non;... je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande!... Vois, vois, vois, ils viennent de si haut et ils m'inondent jusqu'au cœur... Ils m'inondent encore jusqu'aux genoux... Et ils sont doux, ils sont doux comme s'ils tombaient du ciel!... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux. Tu vois, tu vois, mes mains ne peuvent plus les tenir... Il y en a jusque sur les branches du saule... Ils vivent comme des oiseaux dans mes mains... et ils m'aiment, ils m'aiment mille fois mieux que toi!

MÉLISANDE. — Laisse-moi, laisse-moi, quelqu'un pourrait venir...

PELLÉAS. — Non, non, non; je ne te délivre pas cette nuit... Tu es ma prisonnière cette nuit; toute la nuit, toute la nuit!...

MÉLISANDE. — Pelléas! Pelléas!...

PELLÉAS. — Tu ne t'en iras plus... Je les noue, je les noue aux branches du saule... Je ne souffre plus au milieu de tes cheveux... Tu entends mes baisers le long de tes cheveux? Ils montent le long de tes cheveux. Il faut que chacun t'en apporte. Tu vois, tu vois, je puis



ATTO TERZO. — SCENA PRIMA.

Fot. Castagneri, Milano.

PELLEAS. — Le piccole mani, ahimè, non posso baciare...

MELISANDA. — Io non posso, no, sporgermi ancora... mi par di cadere ogni tratto... Oh, dalla torre mi cadono i capelli!...

(La sua capigliatura si rovescia a un tratto, mentre si sporge, e inonda Pelleas.)

PELLEAS. — Oh, che cosa è mai? I tuoi capelli tutti cadono su me!... Tutti i capelli, Melisanda; dalla torre caduti i capelli ti sono!... Nelle mani li stringo, sulle labbra li sento, tra le braccia li ho tutti, io li avvolgo intorno al mio collo!... Non aprirò più le mani stanotte...

MELISANDA. — Ah, non più, non più! Tu mi farai cadere giù...

PELLEAS. — No, no, no. Mai non vidi più lunghi capelli dei tuoi, Melisanda!... Ah, vedi! vedi!... dall'alto scendono giù; e pure m'inondano tutto fino al cuore; essi m'inondano tutto fino al ginocchio! E sono dolci così come se cadano dal cielo. Io non vedo più il cielo traverso i tuoi capelli... Oh guarda, oh guarda!... Le mie mani più non sanno trattenerli. Scendono sino ai rami del salice, guarda! Tremar li sento come augelli in mia mano... Essi m'amano; oh, m'amano più di te!

MELISANDA. — Lasciami; o giungerà qualcuno...

PELLEAS. — No, no, non ti voglio lasciare questa notte... Sei la mia prigioniera questa notte; tutta la notte, la notte intera...

MELISANDA. — Pelleas! Pelleas!

PELLEAS. — Io li annodo così del salice ai rami... Rientrare non potrai... tu non potrai fuggire! Oh, guarda, oh guarda! Abbraccio i tuoi capelli... Soffrire non so più se la chioma tua mi cinge. Senti tu i baci miei traverso i tuoi capelli? Essi giungono a te per ogni crine. Ciascuno ti porta il mio bacio. Vedi! così io

ouvrir les mains... Tu vois, j'ai les mains libres et tu ne peux m'abandonner...

(*Des colombes sortent de la tour et volent autour d'eux dans la nuit.*)

MÉLISANDE. — Oh! oh! tu m'as fait mal... Qu'y a-t-il, Pelléas? — Qu'est-ce qui vole autour de moi?

PELLÉAS. — Ce sont les colombes qui sortent de la tour... Je les ai effrayées; elle s'envolent...

MÉLISANDE. — Ce sont mes colombes, Pelléas. — Allons-nous-en, laisse-moi; elles ne reviendraient plus...

PELLÉAS. — Pourquoi ne reviendraient-elles plus?

MÉLISANDE. — Elles se perdront dans l'obscurité... Laisse-moi relever la tête... J'entends un bruit de pas... Laisse-moi! — C'est Golaud!... Je crois que c'est Golaud!... Il nous a entendus...

PELLÉAS. — Attends! Attends!... Tes cheveux sont autour des branches... Ils se sont accrochés dans l'obscurité. Attends, attends!... Il fait noir...

(*Entre Golaud par le chemin de ronde.*)

GOLAUD. — Que faites-vous ici?

PELLÉAS. — Ce que je fais ici?... Je...

GOLAUD. — Vous êtes des enfants... Mélisande, ne te penche pas ainsi à la fenêtre, tu vas tomber... Vous ne savez pas qu'il est tard? — Il est près de minuit. — Ne jouez pas ainsi dans l'obscurité. — Vous êtes des enfants... (*riant nerveusement*) Quels enfants! Quels enfants!

(*Il sort avec Pelléas.*)

SCÈNE II.

Les souterrains du château. — *Entrent* GOLAUD *et* PELLÉAS.

GOLAUD. — Prenez garde; par ici, par ici. — Vous n'avez jamais pénétré dans ces souterrains?

ATTO TERZO. — BOZZETTO SCENA SECONDA.

Fot. Castagneri, Milano.

posso aprir le mani... Le mani ho sciolte e tu non potrai lasciarmi più...

(*Escono dalla torre delle colombe e volano intorno a loro nella notte.*)

MELISANDA. — Oh, oh, tu m'hai fatto male!... — Che sarà, Pelleas? Par come un volo intorno a me...

PELLEAS. — È il volo dei colombi che sortono dalla torre... Io li avrò spauriti... Volano via...

MELISANDA. — Sono le mie colombe, Pelleas... Lasciami, va', Pelleas! Non torneranno mai più...

PELLEAS. — Perchè non torneranno più?

MELISANDA. — Volano a smarrirsi dentro la notte... Lasciami, lasciami il capo sollevare... Non odi un passo tu? Presto, va'. È Golaud; egli è certo Golaud. Ci ha sentito parlare.

PELLEAS. — Aspetta, aspetta... Hai nei rami presi i capelli... Impigliàti così si sono nell'ombra... Aspetta, aspetta; è buio il cielo.

(*Entra Golaud dal sentiero di vedetta.*)

GOLAUD. — Che state a fare qui?

PELLEAS. — Che cosa faccio qui? io...

GOLAUD. — Voi siete dei fanciulli... Melisanda, non ti sporgere così dalla finestra: potrai cadere... Non sapete voi che ora sia? Mezzanotte è vicina... non state a scherzare nel buio così... Voi siete dei fanciulli... (*Ridendo nervosamente*) Che ragazzi! che ragazzi!

(*Esce con Pelleas.*)

SCENA II.

I sotterranei del castello. — *Entrano* GOLAUD *e* PELLEAS.

GOLAUD. — State attento: dietro me, dietro me. — Non siete mai venuto voi in questi sotterranei?

PELLÉAS. — Si, une fois, dans le temps; mais il y a longtemps...

GOLAUD. — Eh bien, voici l'eau stagnante dont je vous parlais... Sentez-vous l'odeur de mort qui monte! — Allons jusqu'au bout de ce rocher qui surplombe et penchez-vous un peu. Elle viendra vous frapper au visage. Penchez-vous; n'ayez pas peur... je vous tiendrai... donnez-moi... non, non, pas la main... elle pourrait glisser... le bras... Voyez-vous le gouffre?... Pelléas? Pelléas?...

PELLÉAS. — Oui; je crois que je vois le fond du gouffre... Est-ce la lumière qui tremble ainsi?... Vous...

GOLAUD. — Oui; c'est la lanterne... Voyez, je l'agitais pour éclairer les parois...

PELLÉAS. — J'étouffe ici... sortons...

GOLAUD. — Oui; sortons...

(*Ils sortent en silence.*)

SCÈNE III

Une terrasse au sortir des souterrains. — *Entrent* GOLAUD *et* PELLÉAS.

PELLÉAS. — Ah! Je respire enfin!... J'ai cru, un instant, que j'allais me trouver mal dans ces énormes grottes; j'ai été sur le point de tomber... Il y a là un air humide et lourd comme une rosée de plomb, et des ténèbres épaisses comme une pâte empoisonnée... Et maintenant, tout l'air de toute la mer!... Il y a un vent frais, voyez, frais comme une feuille qui vient de s'ouvrir, sur les petites lames vertes... Tiens! on vient d'arroser les fleurs au pied de la terrasse, et l'odeur de la verdure et des roses mouillées monte jusqu'ici... Il doit être près de midi, elles sont déjà dans l'ombre de la tour... Il est midi; j'entends sonner les cloches et les enfants descendent sur la plage pour se baigner.

ATTO TERZO. — BOZZETTO SCENA TERZA.

Fot. Castagneri, Milano.

PELLEAS. — Sì, venni qui una volta; ma è molto tempo già...

GOLAUD. — Ecco qui quell'acqua stagnante di cui vi parlai... Sale odore di morto dalla gora... Andiamo fino dove questa roccia strapiomba; e un poco in giù guardate. Sentirete spruzzarvi l'acqua in viso. Non temete; guardate in giù... Io vi terrò... date a me... No, no, non la mano... essa può scivolare... il braccio... Il gorgo vedete, Pelleas?... Pelleas?...

PELLEAS. — Sì, mi pare vedere del gorgo il fondo. La lampada forse così vi trema? (*Sorge, si volge e guarda Golaud*) Voi...

GOLAUD. — Sì, è la lanterna. Guardate... io l'agitavo per rischiarare le pareti...

PELLEAS. — Io scoppio qui; partiamo.

GOLAUD. — Sì, partiamo.

(*Escono in silenzio.*)

SCENA III.

Una terrazza all'uscita dei sotterranei. — *Entrano* GOLAUD *e* PELLEAS.

PELLEAS. — Ah, respiro alfine! Pensai un momento che io stavo presso a perdermi dentro la grotta... Mancò ben poco ch'io non cadessi. Sembra rugiada di piombo, laggiù, quella fumida aria fosca! Sono le tenebre spesse come una pasta avvelenata. Ma si respira qui tutta l'aria del mare... Soffia qui fresco il vento — così fresco come foglia vicina a sbocciare — sul piccolo verde frascame. Ecco: già stanno inaffiando i fiori sopra la terrazza; e il profumo delle foglie e l'odore delle rose giunge sino qui. Sarà presto a mezzo il dì. Sono all'ombra della torre i fiori già. È mezzodì: suonano già le campane ed i fanciulli scendono alla

Tiens, voilà notre mère et Mélisande à une fenêtre de la tour.

GOLAUD. — Oui; elles se sont réfugiées du côté de l'ombre. — A propos de Mélisande, j'ai entendu ce qui s'est passé et ce qui s'est dit hier au soir. Je le sais bien, ce sont là jeux d'enfants; mais il ne faut pas que cela se répète. Elle est très délicate et il faut qu'on la ménage, d'autant plus qu'elle sera bientôt mère et la moindre émotion pourrait amener un malheur. Ce n'est pas la première fois que je remarque qu'il pourrait y avoir quelque chose entre vous. Vous êtes plus âgé qu'elle; il suffira de vous l'avoir dit... Évitez-la autant que possible, mais sans affectation d'ailleurs; sans affectation.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Devant le château. — *Entrent* GOLAUD *et le petit* YNIOLD.

GOLAUD. — Viens, nous allons nous asseoir ici, Yniold; viens sur mes genoux: nous verrons d'ici ce qui se passe dans la forêt. Je ne te vois plus du tout depuis quelque temps. Tu m'abandonnes aussi; tu es toujours chez petite-mère... Tiens, nous sommes tout juste assis sous les fenêtres de petite-mère. — Elle fait peut-être sa prière du soir en ce moment... Mais dis-moi, Yniold, elle est souvent avec ton oncle Pelléas, n'est-ce pas?

YNIOLD. — Oui, oui; toujours, petit-père; quand vous n'êtes pas là.

GOLAUD. — Ah!... Quelqu'un passe avec une lanterne dans le jardin. — Mais on m'a dit qu'ils ne s'aimaient pas... Il paraît qu'ils se querellent souvent... non? Est-ce vrai?

YNIOLD. — Oui, c'est vrai.

spiaggia per fare il bagno. Oh! ecco là nostra madre e Melisanda, a una finestra della torre.

GOLAUD. — Sì, ecco; affacciate si sono nella fascia d'ombra. — Quanto poi a Melisanda, io tutto so che avvenne tra voi e quanto si disse ieri sera. Io ben lo so; sono trastulli da bimbi: però non è bene che ciò si ripeta. È molto delicata; e conviene averne cura, tanto più ch'ella forse sarà ben presto madre. E tu sai che può farle male ogni piccola scossa. Non è la prima volta, no, che io m'avvedo che potrebbe passare un'intesa tra voi. Voi siete d'anni maggiore; basta dunque d'avervelo detto... Statele lungi più che potete; ma senza farvi scorgere tanto; senza affettazione.

(*Escono.*)

SCENA IV.

Dinanzi al castello. — *Entrano* GOLAUD *e il piccolo* YNIOLD.

GOLAUD. — Vieni, sediamo qui, piccino mio Yniold. Vieni sui miei ginocchi; vedremo di qui ciò che nel bosco succederà. Tempo è già, piccino mio, che più non ti vedo: fuggi lontano da me e sempre sei vicino alla mamma... Guarda! ci siamo seduti sotto il balcone della tua mammina. — Ella dice forse in questo istante le preci della sera... Dimmi un po', Yniold: la vedi spesso insieme a Pelleas tuo zio, non è vero?

YNIOLD. — Sì, sì, è vero, padre mio: se voi non siete là.

GOLAUD. — Ah!... Guarda; passa un uomo con una lanterna, tra i rami, là. — Eppure si dice ch'essi non s'amino; pare che spesso bisticcino... È vero? no? non è vero?

YNIOLD. — Sì, sì, è vero.

GOLAUD. — Oui ? — Ah ! ah ! — Mais à propos de quoi se querellent-ils ?

YNIOLD. — A propos de la porte.

GOLAUD. — Comment ? à propos de la porte ? — Qu'est-ce que tu racontes là ? — Mais voyons, explique-toi ; pourquoi se querellent-ils à propos de la porte ?

YNIOLD. — Parce qu'ils ne veulent pas qu'elle soit ouverte.

GOLAUD. — Qui ne veut pas qu'elle soit ouverte ? — Voyons, pourquoi se querellent-ils ?

YNIOLD. — Je ne sais pas, petit-père ; à propos de la lumière.

GOLAUD. — Je ne te parle pas de la lumière : je te parle de la porte... Ne mets pas ainsi la main dans la bouche... voyons...

YNIOLD. — Petit-père ! petit-père !... Je ne le ferai plus... (*Il pleure.*)

GOLAUD. — Voyons ; pourquoi pleures-tu ? Qu'est-il arrivé ?

YNIOLD. — Oh ! oh ! petit-père, vous m'avez fait mal...

GOLAUD. — Je t'ai fait mal ? — Où t'ai-je fait mal ? C'est sans le vouloir...

YNIOLD. — Ici, à mon petit bras...

GOLAUD. — C'est sans le vouloir ; voyons, ne pleure plus, je te donnerai quelque chose demain...

YNIOLD. — Quoi, petit-père ?

GOLAUD. — Un carquois et des flèches ; mais dis-moi ce que tu sais de la porte.

YNIOLD. — De grandes flèches ?

GOLAUD. — Oui, de très grandes flèches. — Mais pourquoi ne veulent-ils pas que la porte soit ouverte ? — Voyons, réponds-moi à la fin ! — non, non ; n'ouvre pas la bouche pour pleurer. Je ne suis pas fâché. De quoi parlent-ils quand ils sont ensemble ?

YNIOLD. — Pelléas et petite-mère ?

GOLAUD. — Sì? Ah! ah! — Ma per quale cagione è il loro litigio?

YNIOLD. — A cagione della porta.

GOLAUD. — Perchè? a cagione della porta? — Che vieni mai cianciando tu?

YNIOLD. — Per la porta, che aperta non può stare.

GOLAUD. — Ma chi non vuole ch'essa resti aperta? Intendere sai tu le loro querele?

YNIOLD. — Io non so, padre mio; a cagione della lucerna.

GOLAUD. — Io non parlo con te della lucerna; io ti parlo della porta... Non portare così la mano alla bocca... Racconta...

YNIOLD. — Padre mio, padre mio... No... mai più lo farò... (*Piange.*)

GOLAUD. — Suvvia! che hai tu che piangi così? che mai ti succede?

YNIOLD. — Oh! padre mio, mi fate del male...

GOLAUD. — T'ho fatto male? — Dimmi; dove fu?... fu senza volerlo...

YNIOLD. — È qui, è qui... al braccino mio...

GOLAUD. — Fu senza volerlo. Orsù, non piangere più; io ti donerò qualche cosa domani...

YNIOLD. — Sì?... padre mio...

GOLAUD. — Un turcasso e le frecce. Mi dirai tu ciò che sai della porta?

YNIOLD. — Le frecce grandi?

GOLAUD. — Le frecce e il turcasso. — Ma perchè non vogliono dunque che la porta stia aperta? Suvvia! dimmi dunque perchè... — No, no; smetti quella cera lacrimosa. Non sono incollerito. Che dicono tra loro quando sono soli?

YNIOLD. — Pelleas e mamma tra loro?

GOLAUD. — Oui ; de quoi parlent-ils ?

YNIOLD. — De moi ; toujours de moi.

GOLAUD. — Et que disent-ils de toi ?

YNIOLD. — Ils disent que je serai très grand.

GOLAUD. — Ah ! misère de ma vie !... je suis ici comme un aveugle qui cherche son trésor au fond de l'océan !... Je suis ici comme un nouveau-né perdu dans la forêt et vous... Mais voyons, Yniold, j'étais distrait ; nous allons causer sérieusement. Pelléas et petite-mère ne parlent-ils jamais de moi quand je ne suis pas là ?

YNIOLD. — Si, si, petit-père.

GOLAUD. — Ah !... Et que disent-ils de moi ?

YNIOLD. — Ils disent que je deviendrai aussi grand que vous.

GOLAUD. — Tu es toujours près d'eux ?

YNIOLD. — Oui, oui ; toujours, petit-père.

GOLAUD. — Ils ne te disent jamais d'aller jouer ailleurs ?

YNIOLD. — Non, petit-père ; ils ont peur quand je ne suis pas là.

GOLAUD. — Ils ont peur ?... à quoi vois-tu qu'ils ont peur ?

YNIOLD. — Ils pleurent toujours dans l'obscurité.

GOLAUD. — Ah ! ah !...

YNIOLD. — Cela fait pleurer aussi...

GOLAUD. — Oui, oui...

YNIOLD. — Elle est pâle, petit-père.

GOLAUD. — Ah ! ah !... patience, mon Dieu, patience...

YNIOLD. — Quoi, petit-père ?

GOLAUD. — Rien, rien, mon enfant. — J'ai vu passer un loup dans la forêt. — Ils s'embrassent quelquefois ? — Non ?

GOLAUD. — Sì; di che parlano mai ?

YNIOLD. — Di me, di me soltanto.

GOLAUD. — E che dicono mai di te ?

YNIOLD. — Che un giorno sarò cresciuto molto.

GOLAUD. — Ah, miseria di mia vita!... Io sono qui siccome un cieco che cerca il suo tesoro al fondo dell'oceano!... Son come un bimbo che si è perduto nella selva; e voi... — Ma prosegui, Yniold... Mi son distratto: vogliamo parlare con serietà. La tua mamma con Pelleas non parla mai di me, quand'io da loro sono lontano ?

YNIOLD. — Sì, babbo mio.

GOLAUD. — Ah!... e che dicono di me ?

YNIOLD. — Che grande io crescere dovrò come siete voi

GOLAUD. — Stai sempre a loro vicino ?

YNIOLD. — Sì, sì, ci sto, padre mio.

GOLAUD. — Essi non dicono mai che tu li lasci soli ?

YNIOLD. — No, babbo mio; hanno paura se io non sto con loro.

GOLAUD. — Hanno paura ? Come può essere ciò ?

YNIOLD. — Sì, piangono sempre nell'ombra insieme.

GOLAUD. — Ah! ah!...

YNIOLD. — Fanno piangere anche me...

GOLAUD. — Oh, sì...

YNIOLD. — Mamma è smorta, padre mio...

GOLAUD. — Ah!... pazienza, mio Dio, pazienza!...

YNIOLD. — Che, babbo mio ?

GOLAUD. — No, no, non è niente. Vidi un lupo passare nella foresta... — E s'abbracciavano qualche volta... no ?

YNIOLD. — Ils s'embrassent, petit-père ? — Non, non. — Ah ! si, petit-père, si ; une fois... une fois qu'il pleuvait...

GOLAUD. — Ils se sont embrassés ? — Mais comment, comment se sont-ils embrassés ?

YNIOLD. — Comme ça, petit-père, comme ça !... (*Il lui donne un baiser sur la bouche ; riant*) Ah ! ah ! votre barbe, petit-père !... Elle pique ! elle pique ! Elle devient toute grise, petit-père, et vos cheveux aussi ; tout gris, tout gris... (*La fenêtre, sous laquelle ils sont assis, s'éclaire en ce moment, et sa clarté vient tomber sur eux*) Ah ! ah ! petite-mère a allumé la lampe. Il fait clair, petit-père ; il fait clair.

GOLAUD. — Oui ; il commence à faire clair !...

YNIOLD. — Allons-y aussi, petit-père...

GOLAUD. — Où veux-tu aller ?

YNIOLD. — Où il fait clair, petit-père.

GOLAUD. — Non, non, mon enfant : restons encore un peu dans l'ombre... on ne sait pas, on ne sait pas encore... Je crois que Pelléas est fou...

YNIOLD. — Non, petit-père, il n'est pas fou, mais il est très bon.

GOLAUD. — Veux-tu voir petite-mère ?

YNIOLD. — Oui, oui ; je veux la voir !

GOLAUD. — Ne fais pas de bruit ; je vais te hisser jusqu'à la fenêtre. Elle est trop haute pour moi, bien que je sois si grand... (*Il soulève l'enfant*) Ne fais pas le moindre bruit ; petite-mère aurait terriblement peur... La vois-tu ? — Est-elle dans la chambre ?

YNIOLD. — Oui... Oh ! il fait clair !

GOLAUD. — Elle est seule ?

YNIOLD. — Oui... non, non ; mon oncle Pelléas y est aussi.

GOLAUD. — Il !...

YNIOLD. — Abbracciarsi? babbo mio, no, no. Ah, sì, babbo, è vero; sì, una volta, in un giorno di pioggia...

GOLAUD. — E si sono abbracciati? Oh, come mai abbracciati si sono?...

YNIOLD. — Come me, babbo mio, come me. (*Gli dà un bacio sulla bocca, ridendo*) Ah, la tua barba, babbo mio!... Essa punge, essa punge. Essa diviene tutta grigia, padre mio; ed i capelli ancora sono grigi, sono grigi.

(*Si rischiara la finestra sotto cui sono assisi, e la luce cade su loro.*)

Ah! la mamma, vedi, ha la lampada accesa. Viene la luce, padre mio; viene la luce...

GOLAUD. — Sì, comincia a farsi chiaro.

YNIOLD. — Conducimi là, padre mio, conducimi là.

GOLAUD. — Dove vuoi andare?

YNIOLD. — Là, nella luce, caro babbo.

GOLAUD. — No, no, figlio mio, restiamo ancora un po' nell'ombra. Nulla si sa; nessuno ancora sa nulla... Mi pare che sia folle Pelleas...

YNIOLD. — No, non è vero; folle non è; egli è buono assai.

GOLAUD. — Vuoi vedere la mamma tua?

YNIOLD. — Sì, sì, voglio vederla...

GOLAUD. — Non ti far sentire: ti vo' sollevare verso la finestra. È troppo alta per me, benchè grande così. (*Solleva il fanciullo*) La mamma tua grande paura ne avrebbe. Vedi tu? la vedi nella stanza?

YNIOLD. — Sì... Oh, splende il lume!...

GOLAUD. — Dimmi, è sola?

YNIOLD. — Sì... no, no; io vedo Pelleas, mio zio, con lei.

GOLAUD. — C'è...

YNIOLD. — Ah ! ah ! petit-père ! vous m'avez fait mal !...

GOLAUD. — Ce n'est rien ; tais-toi ; je ne le ferai plus ; regarde, regarde, Yniold !... J'ai trébuché ; parle plus bas. Que font-ils ?

YNIOLD. — Ils ne font rien, petit-père.

GOLAUD. — Est-ce qu'ils parlent ?

YNIOLD. — Non, petit-père ; ils ne parlent pas.

GOLAUD. — Mais que font-ils ?

YNIOLD. — Ils regardent la lumière.

GOLAUD. — Tous les deux ?

YNIOLD. — Oui, petit-père.

GOLAUD. — Ils ne disent rien ?

YNIOLD. — Non, petit-père ; ils ne ferment pas le yeux.

GOLAUD. — Ils ne s'approchent pas l'un de l'autre ?

YNIOLD. — Non, petit-père ; ils ne bougent pas, ils ne ferment jamais les yeux... J'ai terriblement peur...

GOLAUD. — De quoi donc as-tu peur ? Regarde ! Regarde !

YNIOLD. — Petit-père, laissez-moi descendre !

GOLAUD. — Regarde !

YNIOLD. — Oh ! je vais crier, petit-père ! Laissez-moi descendre ! laissez-moi descendre !

GOLAUD. — Viens ! nous allons voir ce qui est arrivé.

(*Ils sortent.*)

YNIOLD. — Ahi, ahi, padre mio; mi faceste male!...

GOLAUD. — Non è nulla; sta' zitto, non lo farò mai più... Ma guarda, ma guarda, Yniold!... Ho incespicato; parla più piano. Di': che fanno?

YNIOLD. — Non fanno nulla, papà.

GOLAUD. — Sono vicini l'uno all'altra?

YNIOLD. — No, babbo mio.

GOLAUD. — E... ed il letto? al letto son presso?

YNIOLD. — Il letto, padre mio? non vedo il letto, no.

GOLAUD. — Più piano; essi ci udranno. Parlano forse?

YNIOLD. — No, padre mio; stanno silenziosi.

GOLAUD. — Che fanno mai?

YNIOLD. — Guardano fisi nella luce.

GOLAUD. — Tutti e due?

YNIOLD. — Sì, padre mio.

GOLAUD. — E non dicono nulla?

YNIOLD. — No, padre mio; e non chiudono gli occhi mai.

GOLAUD. — Non s'avvicinano mai l'uno all'altra?

YNIOLD. — No, padre mio, non chiudono gli occhi giammai... Ho una grande paura...

GOLAUD. — Di che mai temi tu? Su, guarda, guarda!

YNIOLD. — Babbo mio, fate ch'io discenda!

GOLAUD. — Su, guarda!...

YNIOLD. — Oh, io griderò, padre mio! Fate ch'io discenda, fate ch'io discenda!

GOLAUD. — Via! andiamo insieme a domandare che fu.

(*Escono.*)

FINE DEL TERZO ATTO.

ACTE QUATRIÈME

SCENA I.

Un appartement dans le château. — *Entrent* PELLÉAS *et* MÉLISANDE.

PELLÉAS. — Où vas-tu ? Il faut que je te parle ce soir. Te verrai-je ?

MÉLISANDE. — Oui.

PELLÉAS. — Je sors de la chambre de mon père. Il va mieux. Le médecin nous a dit qu'il était sauvé. Il m'a reconnu. Il m'a pris la main, et il m'a dit de cet air étrange qu'il a depuis qu'il est malade : « Est-ce toi, Pelléas ? Je ne l'avais jamais remarqué, mais tu as le visage grave et amical de ceux qui ne vivront pas longtemps. Il faut voyager ; il faut voyager... » C'est étrange ; je vais lui obéir... Ma mère l'écoutait et pleurait de joie. Tu ne t'en es pas aperçue ? Toute la maison semble déjà revivre, on entend respirer, on entend marcher... Écoute, j'entends parler derrière cette porte. Vite, vite, réponds vite, où te verrai-je ?

MÉLISANDE. — Où veux-tu ?

PELLÉAS. — Dans le parc ; près de la fontaine des aveugles ? Veux-tu ? Viendras-tu ?

MÉLISANDE. — Oui.

ATTO QUARTO

SCENA I.

Un appartamento nel castello. — *Entrano e s'incontrano* PELLEAS e MELISANDA.

PELLEAS. — Dove vai? Questa sera ti devo parlare. Verrai tu?

MELISANDA. — Sì.

PELLEAS. — Vengo dalla stanza di mio padre: egli è salvo. Ha detto il medico a noi ch'egli certo è salvo. M'ha riconosciuto: per la mano mi ha preso e m'ha parlato col tono strano ch'egli ha da poi che si è malato. « Oh, sei tu, Pelleas? Io non m'ero accorto mai di ciò, ma tu hai l'aria amichevole e triste di chi dovrà morire presto... Devi fare un viaggio; devi viaggiare... » Questo è strano; ma lo voglio obbedire... Mia madre l'ascoltava e pianse di gioia. Vedi come tutto mutò? Ora sembra rivivere tutto il castello. Si respira di nuovo: il moto ritorna... Ascolta; qualcuno parlò di dietro a questa porta. Presto, presto: dove vederci?

MELISANDA. — Dove vuoi?

PELLEAS. — Forse al parco, presso la fontana dei ciechi? Vuoi tu? verrai tu?

MELISANDA. — Sì.

PELLÉAS. — Ce sera le dernier soir. Je vais voyager comme mon père l'a dit. Tu ne me verras plus...

MÉLISANDE. — Ne dis pas cela, Pelléas... Je te verrai toujours; je te regarderai toujours...

PELLÉAS. — Tu auras beau regarder... je serai si loin que tu ne pourras plus me voir...

MÉLISANDE. — Qu'est-il arrivé, Pelléas? Je ne comprends plus ce que tu dis...

PELLÉAS. — Va-t-en, va-t-en, séparons-nous. J'entends parler derrière cette porte.

(Ils sortent séparément. Puis Arkël entre accompagné de Mélisande.)

ARKËL. — Maintenant que le père de Pelléas est sauvé, et que la maladie, la vieille servante de la mort, a quitté le château, un peu de joie et un peu de soleil vont enfin rentrer dans la maison... Il était temps! — Car depuis ta venue, on n'a vécu ici qu'en chuchotant autour d'une chambre fermée... Et vraiment, j'avais pitié de toi, Mélisande... Je t'observais, tu étais là, insouciante peut-être, mais avec l'air étrange et égaré de quelqu'un qui attendrait toujours un grand malheur, au soleil, dans un beau jardin... Je ne puis pas expliquer... Mais j'étais triste de te voir ainsi; car tu es trop jeune et trop belle pour vivre déjà, jour et nuit, sous l'haleine de la mort... Mais à présent tout cela va changer. A mon âge, — et c'est peut-être là le fruit le plus sûr de ma vie, — à mon âge, j'ai acquis je ne sais quelle foi à la fidélité des événements, et j'ai toujours vu que tout être jeune et beau créait autour de lui des événements jeunes, beaux et heureux... Et c'est toi, maintenant, qui vas ouvrir la porte à l'ère nouvelle que j'entrevois... Viens ici; pourquoi restes-tu là sans répondre et sans lever les yeux? — Je ne t'ai embrassée qu'une seule fois jusqu'ici, le jour de ta venue; et cependant, les vieillards ont besoin de toucher quelquefois, de leurs lévres, le front d'une femme ou la joue d'un enfant, pour croire encore à la fraîcheur de la vie et éloigner un moment les menaces de la mort. As-tu peur de mes vieilles lèvres? Comme j'avais pitié de toi ces mois-ci!...

PELLEAS. — E sarà l'estrema sera. Viaggiare io dovrò, come mio padre mi ha detto. Tu mai più mi vedrai.

MELISANDA. — Non dire così, Pelleas... Io sempre ti vedrò; io sempre ti voglio guardare...

PELLEAS. — Guarderai inutilmente; lontano io sarò così che mai più mi vedrai.

MELISANDA. — Che succede qui, Pelleas? non intendo più ciò che tu dici...

PELLEAS. — Or va; dobbiam lasciarci. Qualcuno parlò di dietro a questa porta.

(*Escono separatamente. Poi entra Arkel accompagnato da Melisanda.*)

ARKEL. — Ora, poichè è guarito il padre di Pelleas di già e la rea malattia, la vecchia seguace della morte, lasciato ha il castello, un po' di gioia e un poco di sole tornano nella casa finalmente... Era ben tempo! Da che giungesti qui, noi vivemmo soltanto bisbigliando intorno a una camera chiusa... E davvero mi facevi pietà, Melisanda. Studiata io t'ho: tu eri là, forse incurante di tutto, ma con l'aria smarrita e misteriosa di chi si aspetta sempre qualche gran sventura, sotto il sole, dentro un bel giardino. Non so spiegarmi più chiaro; ma ero triste a vederti così: chè sei troppo giovane e bella per vivere notte e dì sotto il soffio della morte... Ma tutto ciò ben presto muterà. A' miei giorni (e forse è questo il più bel frutto di tutta la vita), ai miei giorni acquistai non so quale fiducia nell'alta bontà degli avvenimenti; e sempre osservai gli esseri lieti e belli creare intorno a sè delle cose felici, giovani e belle. E sei tu, sola tu, che devi aprire la porta all'èra novella del sogno mio. Vieni qui; perchè restare così tutta muta e senza alzare gli occhi? Abbracciata non t'ho che una sola volta fin qui: il giorno che sei giunta. E, tu lo sai, qualche volta desidera il vecchio toccare con le labbra la fronte a una donna o la gota a un bimbo, se creder vuole alla bontà della vita, e allontanare così la minaccia della morte. Del mio vecchio labbro hai paura? Come sentii pietà di te questo mese!...

MÉLISANDE. — Grand-père, je n'étais pas malheureuse...

ARKËL. — Laisse-moi te regarder ainsi, de tout près, un moment... on a tant besoin de beauté aux côtés de la mort...

(*Entre Golaud.*)

GOLAUD. — Pelléas part ce soir.

ARKËL. — Tu as du sang sur le front. — Qu-as-tu fait ?

GOLAUD. — Rien, rien... j'ai passé au travers d'une haie d'épines...

MÉLISANDE. — Baissez un peu la tête, seigneur... Je vais essuyer votre front...

GOLAUD (*la repoussant*). — Je ne veux pas que tu me touches, entends-tu ? Va-t'en, va-t'en ! — Je ne te parle pas. — Où est mon épée ? — Je venais chercher mon épée...

MÉLISANDE. — Ici; sur le prie-Dieu.

GOLAUD. — Apporte-la. (*A Arkël*) On vient encore de trouver un paysan mort de faim, le long de la mer. On dirait qu'ils tiennent tous à mourir sous nos yeux. (*A Mélisande*) Eh bien, mon épée ? — Pourquoi tremblez-vous ainsi ? — Je ne vais pas vous tuer. Je voulais simplement examiner la lame. Je n'emploie pas l'épée à ces usages. Pourquoi m'examinez-vous comme un pauvre ? — Je ne viens pas vous demander l'aumône. Vous espérez voir quelque chose dans mes yeux, sans que je voie quelque chose dans les vôtres ? — Croyez-vous que je sache quelque chose ? — (*A Arkêl*) Voyez-vous ces grands yeux ? — On dirait qu'ils sont fiers d'être riches.

ARKËL. — Je n'y vois qu'une grande innocence...

GOLAUD. — Une grande innocence !... Ils sont plus grands que l'innocence !... Ils sont plus purs que les yeux d'un agneau... Ils donneraient à Dieu des leçons d'innocence ! Une grande innocence ! Écoutez : j'en suis si près que je sens la fraîcheur de leurs cils quand ils clignent; et cependant, je suis moins loin des grands secrets de l'autre monde que du plus petit secret de ces yeux !... Une grande innocence !... Plus que de

MELISANDA. — Signore, io non fui mai infelice...

ARKEL. — Lascia che io ti guardi ancora un po'; stretta a me ch'io ti veda. C'è bisogno tanto di bello vicino alla morte...

(*Entra Golaud.*)

GOLAUD. — Pelleas parte stasera.

ARKEL. — Del sangue hai tu sulla fronte: che facesti?

GOLAUD. — Nulla, nulla... Son passato attraverso una siepe di spine.

MELISANDA. — Abbassate la testa, signore... voglio rasciugarvi la fronte.

GOLAUD (*respingendola*). — Non voglio più che tu mi tocchi! m'odi tu? va' via... Non parlo più con te. Dov'è la mia spada? Io venivo a cercar la mia spada...

MELISANDA. — È qui sull'inginocchiatoio.

GOLAUD. — Portate qui (*Ad Arkel*) Hanno trovato un'altra volta un uomo morto di fame, là, lungo la spiaggia: par che vogliano tutti spegnersi sotto i nostri occhi!... (*A Melisanda*) Ebbene: la mia spada? Oh, non tremate così!... Non voglio uccidervi, no. Voglio soltanto esaminare la mia lama. Io non uso la spada a questi fini... Non guardatemi così come un povero... Certo da voi la carità non chiedo... Voi sperate lèggere qualcosa nei miei occhi e ch'io non legga qualcosa dentro i vostri? Voi credete ch'io sappia qualche cosa? (*Ad Arkel*) Oh! guardate i grandi occhi! Son superbi di loro ricchezza...

ARKEL. — Io vi leggo una grande innocenza...

GOLAUD. — Una grande innocenza? Son grandi più dell'innocenza... Sono più puri di un occhio d'agnello... Saprebbero insegnare anche a Dio l'innocenza... Una grande innocenza!... Ascoltate: son tanto presso alle ciglia che battere fresche le sento... Ma in verità sono più vicino al gran mistero dell'altra vita che al minimo segreto di questi occhi... Una grande innocen-

l'innocence ! On dirait que les anges du ciel y célèbrent sans cesse un baptême !... Je les connais ces yeux ! Je les ai vus à l'œuvre ! Fermez-les ! Fermez-les ! ou je vais les fermer pour longtemps !... — Ne mettez pas ainsi la main à la gorge ; je dis une chose très simple... Je n'ai pas d'arrière-pensée... Si j'avais une arrière-pensée, pourquoi ne la dirais-je pas ? Ah ! ah ! — ne tâchez pas de fuir ! — Ici ! — Donnez-moi cette main ! — Ah ! vos mains sont trop chaudes... Allez-vous-en ! Votre chair me dégoûte !... Il ne s'agit plus de fuir à présent ! — (*Il la saisit par les cheveux*) — Vous allez me suivre à genoux ! — A genoux ! — A genoux devant moi ! — Ah ! ah ! vos longs cheveux servent enfin à quelque chose !... A droite et puis à gauche ! — A gauche et puis à droite ! — Absalon ! Absalon ! — En avant ! en arrière ! Jusqu'à terre ! jusqu'à terre !... Vous voyez, vous voyez ; je ris déjà comme un vieillard...

ARKËL (*accourant*). — Golaud !...

GOLAUD (*affectant un calme soudain*). — Vous ferez comme il vous plaira, voyez-vous. — Je n'attache aucune importance à cela. — Je suis trop vieux ; et puis, je ne suis pas un espion. J'attendrai le hasard ; et alors... Oh ! alors !... simplement parce que c'est l'usage ; simplement parce que c'est l'usage...

(*Il sort.*)

ARKËL. — Qu'a-t-il donc ? — Il est ivre ?

MÉLISANDE (*en larmes*). — Non, non ; mais il ne m'aime plus... Je ne suis pas heureuse !...

ARKËL. — Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes...

SCÈNE II.

Une fontaine dans le parc. — *Entre* PELLÉAS.

PELLÉAS. — C'est le dernier soir... le dernier soir... Il faut que tout finisse... J'ai joué comme un enfant autour

za!... Molto più che innocenza... Sembrano gli angeli negli occhi suoi celebrare un battesimo eterno!... Cónosco gli occhi suoi... li ho veduti all'azione... Non guardate, non guardate! o farò che si chiudano a lungo. Non mettere così quella mano alla gola: ho parlato semplicemente... Io non ho pensieri nascosti: se pensassi altra cosa, perchè aperto a voi non lo direi? Ah, ah, non tentate fuggire!... Qui: date a me questa mano... Ah!... vi bruciano le mani... Andate via... Questa carne mi ripugna... Andate via!... No, non si tratta di fuga ora qui... (*La afferra per i capelli*) A ginocchi verrete con me!... A ginocchi, presso a me!... Ah, ah, le vostre trecce servono infine a qualche cosa!... A destra... poi a sinistra... A manca... poi alla dritta... Assalonne!... Assalonne!... In avanti, all'indietro... Fino a terra, fino a terra!... Voi vedete... voi vedete... io rido già siccome un vecchio... ah, ah, ah!...

ARKEL (*accorrendo*). — Golaud!...

GOLAUD. (*fingendo una calma improvvisa*). — Voi farete ciò che vi pare: non temete... Non voglio dare importanza alla cosa... Son troppo vecchio: e poi non amo fare la spia. Se si dà l'occasione, oh, allora... oh, allora... Solamente perchè l'uso vuole... solamente perchè l'uso vuole...

(*Esce.*)

ARKEL. — Come fu?... È briaco?

MELISANDA. — No, no, più non m'ama Golaud... Sono tanto infelice!...

ARKEL. — Se fossi Dio, avrei pietà del cuore dell'uomo...

SCENA II.

Una fontana nel parco. — *Entra* PELLEAS.

PELLEAS. — È l'ultima sera... partire dovrò: poi tutto è finito... Io scherzai siccome un bimbo intorno a una

d'une chose que je ne soupçonnais pas... J'ai joué en rêve autour des piéges de la destinée... Qui est-ce qui m'a réveillé tout à coup ? Je vais fuir en criant de joie et de douleur comme un aveugle qui fuirait l'incendie de sa maison... Je vais lui dire que je vais fuir... Il est tard; elle ne vient pas... Je ferais mieux de m'en aller sans la revoir... Il faut que je la regarde bien cette fois-ci... Il y a des choses que je ne me rappelle plus... on dirait, par moment, qu'il y a plus de cent ans que je ne l'ai vue... Et je n'ai pas encore regardé son regard... Il ne me reste rien si je m'en vais ainsi. Et tous ces souvenirs... c'est comme si j'emportais un peu d'eau dans un sac de mousseline... Il faut que je la voie una dernière fois, jusqu'au fond de son cœur... Il faut que je lui dise tout ce que je n'ai pas dit...

(*Entre Mélisande.*)

MÉLISANDE. — Pelléas !

PELLÉAS. — Mélisande ! — Est-ce toi, Mélisande ?

MÉLISANDE. — Oui.

PELLÉAS. — Viens ici : ne reste pas au bord du clair de lune. — Viens ici.Nous avons tant de choses à nous dire... Viens ici dans l'ombre du tilleul.

MÉLISANDE. — Laissez-moi dans la clarté...

PELLÉAS. — On pourrait nous voir des fenêtres de la tour. Viens ici ; ici, nous n'avons rien à craindre. — Prends garde ; on pourrait nous voir...

MÉLISANDE. — Je veux qu'on me voie...

PELLÉAS. — Qu'as-tu donc ? — Tu as pu sortir sans qu'on s'en soit aperçu ?

MÉLISANDE. — Oui ; votre frère dormait...

PELLÉAS. — Il est tard. — Dans une heure on fermera les portes. Il faut prendre garde. Pourquoi es-tu venue si tard ?

MÉLISANDE. — Votre frère avait un mauvais rêve. Et puis ma robe s'est accrochée aux clous de la porte. Voyez, elle est déchirée. J'ai perdu tout ce temps et j'ai couru...

cosa che io non avevo sospettata... Ho giocato in sogno, come un trastullo, col destino mio... Chi m'ha risvegliato d'un tratto così? Fuggirò, griderò di gioia e di dolore, come un cieco che abbandona la casa tra le fiamme. Voglio ch'ella sappia ch'io me ne vado... L'ora è tarda e non viene ancora... Sarebbe meglio andare via senza vederla... Converrà che in viso io ben la guardi l'ultima volta... Ci sono delle cose che più non mi tornano a mente: si direbbe talora che siano cent'anni già che non la vedo... E non l'ho mai finora guardata negli occhi. Di lei non serbo nulla, se parto così... e tutti i bei ricordi sperdonsi come s'io porti in cammino dell'acqua dentro un velo!... Ora un'ultima volta guardarla dovrò fino al fondo del cuore... Io dovrò mormorarle tutte le cose taciute...

(*Entra Melisanda.*)

MELISANDA. — Pelleas?

PELLEAS. — Melisanda!... Ah, sei tu? Melisanda? Vieni qui, non stare dentro il raggio della luna. Vieni qui; noi dobbiamo parlare di tante cose. Vieni con me, all'ombra di quel tiglio.

MELISANDA. — No, lasciami alla luce.

PELLEAS. — Ci vedranno, là, dalle finestre della torre. Vieni qui: qui noi non abbiamo paura. — Attenta! ci possono vedere.

MELISANDA. — Meglio se io sono vista.

PELLEAS. — Che hai tu? Hai potuto uscire senza ch'egli si avveda?

MELISANDA. — Sì, ora dorme Golaud...

PELLEAS. — È tardi: dentro un'ora si chiudono le porte. Convien guardarsi. Perchè tardasti tu così?

MELISANDA. — Vostro fratello aveva un tristo sogno: poi la mia veste s'era impigliata al chiodo dell'uscio... Guardate: è logora tutta. Ho perduto gran tempo e sono accorsa...

PELLÉAS. — Ma pauvre Mélisande!... J'aurais presque peur de te toucher... Tu es encore hors d'haleine comme un oiseau pourchassé... C'est pour moi, pour moi que tu fais tout cela?... J'entends battre ton cœur comme si c'était le mien... Viens ici... plus près, plus près de moi...

MÉLISANDE. — Pourquoi riez-vous?

PELLÉAS. — Je ne ris pas; — ou bien je ris de joie, sans le savoir... Il y aurait plutôt de quoi pleurer...

MÉLISANDE. — Nous sommes venus ici il y a bien longtemps... Je me rappelle...

PELLÉAS. — Oui... Il y a de longs mois. — Alors, je ne savais pas... Sais-tu pourquoi je t'ai demandé de venir ce soir?

MÉLISANDE. — Non.

PELLÉAS. — C'est peut-être la dernière fois que je te vois... Il faut que je m'en aille pour toujours...

MÉLISANDE. — Pourquoi dis-tu toujours que tu t'en vas?...

PELLÉAS. — Je dois te dire ce que tu sais déjà? — Tu ne sais pas ce que je vais te dire?

MÉLISANDE. — Mais non, mais non; je ne sais rien...

PELLÉAS. — Tu ne sais pas pourquoi il faut que je m'éloigne... (*Il l'embrasse brusquement*) Tu ne sais pas que c'est parce que je t'aime...

MÉLISANDE (*à voix basse*). — Je t'aime aussi...

PELLÉAS. — Oh! Qu'as-tu dit, Mélisande!... Je ne l'ai presque pas entendu! On a brisé la glace avec des fers rougis!... Tu dis cela d'une voix qui vient du bout du monde!... Je ne t'ai presque pas entendue... Tu m'aimes? — Tu m'aimes aussi?... Depuis quand m'aimes-tu?

MÉLISANDE. — Depuis toujours.. Depuis que je t'ai vu...

PELLÉAS. — Oh! comme tu dis cela!... On dirait que ta voix a passé sur la mer au printemps!... je ne l'ai jamais entendue jusqu'ici... on dirait qu'il a plu sur mon cœur! Tu dis cela si franchement!... Comme un ange qu'on interroge... Je ne puis pas le croire, Mélisande!... Pourquoi m'aimerais-tu? — Mais pourquoi

PELLEAS. — Mia Melisanda... Ho paura quasi di toccarti. Sei tutta ancora anelante, come un augellino inseguito. È per me che tu hai fatto ciò? Sento batterti il cuore come fosse nel mio petto. Vieni qui... presso di me...

MELISANDA. — Perchè ridi tu?

PELLEAS. — Non rido, no; o rido dalla gioia: nè so perchè... Forse piuttosto avrei cagione di pianto.

MELISANDA. — Noi siamo già qui venuti in un giorno lontano... io mi ricordo...

PELLEAS. — Sì... sono già molti mesi... Allora io nulla sapevo. Sai tu perchè io desiderai vederti stasera?

MELISANDA. — No.

PELLEAS. — Forse questa è l'ora estrema ch'io ti vedo al mondo: bisogna che per sempre io me ne vada.

MELISANDA. — Perchè mi dici sempre che tu vai?

PELLEAS. — Ti debbo dire ciò che noto t'è già? non lo sai tu che cosa voglio dirti?

MELISANDA. — Non so, non so, non so che sia...

PELLEAS. — Non lo sai tu perchè conviene che io m'allontani? Non lo sai tu che questo è perchè... (*L'abbraccia bruscamente*) io t'amo?...

MELISANDA (*a bassa voce*). — Oh! t'amo anch'io...

PELLEAS. — Che detto hai tu, Melisanda? Intesi appena ciò che dicesti!... Parve un vetro tagliato da un ferro rovente!... parve una voce che viene dal fondo della terra. Intesi appena ciò che dicesti. Tu m'ami? Mi ami anche tu? È gran tempo che m'ami?

MELISANDA. — T'ho amato sempre: da quel dì che ti vidi...

PELLEAS. — La tua voce è un sospiro passato all'aprile sul mare!... Non l'avevo mai avvertita, sin qui: si direbbe piovuta sul cuore. Hai detto ciò così sicura!... Come un angelo che risponde... Non lo posso pensare, Me-

m'aimes-tu ? — Est-ce vrai ce que tu dis ? — Tu ne me trompes pas ? — Tu ne mens pas un peu, pour me faire sourire ?...

MÉLISANDE. — Non ; je ne mens jamais ; je ne mens qu'à ton frère...

PELLÉAS. — Oh ! comme tu dis cela !... Ta voix ! ta voix... Elle est plus fraîche et plus franche que l'eau !... On dirait de l'eau pure sur mes lèvres !... On dirait de l'eau pure sur mes mains... Donne-moi, donne-moi tes mains... Oh ! tes mains sont petites !... Je ne savais pas que tu étais si belle !... Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, avant toi... J'étais inquiet, je cherchais partout dans la maison... je cherchais partout dans la campagne... Et je ne trouvais pas la beauté... Et maintenant je t'ai trouvée !... Je t'ai trouvée !... Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une femme plus belle !... Où es-tu ? — Je ne t'entends plus respirer...

MÉLISANDE. — C'est que je te regarde...

PELLÉAS. — Pourquoi me regardes-tu si gravement ? — Nous sommes déjà dans l'ombre. — Il fait trop noir sous cet arbre. Viens dans la lumière. Nous ne pouvons pas voir combien nous sommes heureux. Viens, viens ; il nous reste si peu de temps...

MÉLISANDE. — Non, non ; restons ici... Je suis plus près de toi dans l'obscurité...

PELLÉAS. — Où sont tes yeux ? — Tu ne vas pas me fuir ? — Tu ne songes pas à moi en ce moment.

MÉLISANDE. — Mais si, mais si, je ne songe qu'à toi...

PELLÉAS. — Tu regardais ailleurs...

MÉLISANDE. — Je te voyais ailleurs...

PELLÉAS. — Tu es distraite... Qu'as-tu donc ? — Tu ne me sembles pas heureuse...

MÉLISANDE. — Si, si ; je suis heureuse, mais je suis triste...

PELLÉAS. — Quel est ce bruit ? — On ferme les portes !...

MÉLISANDE. — Oui, on a fermé les portes...

lisanda... Ma perchè mi ami tu?... dici tu la verità? Non m'inganni forse tu? Non m'inganni ora tu? Forse un poco tu menti per vedere ch'io sorrida?...

MELISANDA. — No, non mento a nessuno; al fratello tuo solo...

PELLEAS. — Oh, come detto l'hai tu!... Che voce!... che voce!... Ella è più fresca e più pura dell'acqua. Sembra come dell'acqua sul mio labbro... Sembra come dell'acqua sulle mani... Dammi, oh, dammi le tue mani, le piccole mani tue!... Nè io seppi mai che tu fossi tanto bella! Prima d'incontrarti mai vidi cosa più bella. Ero turbato; io cercavo intorno, dentro la casa; io cercavo intorno, per la campagna; e non trovavo mai la bellezza... Eppure un dì io ti trovai... Io l'ho trovata... ed io non so che vi sia sulla terra una donna più bella... Dove sei? Non ti sento più respirare.

MELISANDA. — Tacevo e ti guardavo...

PELLEAS. — Dimmi: perchè guardi tanto gravemente? Noi siamo entrati nell'ombra. L'ombra dell'albero è buia. Qui... vieni alla luce. Noi non possiamo vedere la nostra felicità. Vieni... vieni... Ci rimane sì poco tempo...

MELISANDA. — No, no, restiamo qui... Io son più presso a te nell'oscurità...

PELLEAS. — Ove hai tu gli occhi? — Tu non mi vuoi sfuggire? — Tu non pensi certo a me, in questo momento.

MELISANDA. — Oh sì, io non penso che a te...

PELLEAS. — Avevi l'occhio altrove...

MELISANDA. — Io ti vedevo altrove...

PELLEAS. — Tu sei distratta... Che hai tu? Tu non mi sembri affatto lieta...

MELISANDA. — Sì, sì, io sono felice, ma tanto triste...

PELLEAS. — Qual fragore? Si chiudono le porte!...

MELISANDA. — Sì, sentii serrare le porte...

*

PELLÉAS. — Nous ne pouvons plus rentrer ! — Entends-tu les verrous ! — Écoute ! écoute !... les grandes chaînes !... Il est trop tard, il est trop tard !...

MÉLISANDE. — Tant mieux ! tant mieux !

PELLÉAS. — Tu ?... Voilà, voilà !... Ce n'est plus nous qui le voulons !... Tout est perdu, tout est sauvé ! tout est sauvé ce soir ! — Viens ! viens... Mon cœur bat comme un fou jusqu'au fond de ma gorge... (*Il l'enlace*) Écoute ! mon cœur est sur le point de m'étrangler... Viens ! viens !... Ah ! qu'il fait beau dans les ténèbres !...

MÉLISANDE. — Il y a quelqu'un derrière nous !...

PELLÉAS. — Je ne vois personne...

MÉLISANDE. — J'ai entendu du bruit...

PELLÉAS. — Je n'entends que ton cœur dans l'obscurité...

MÉLISANDE. — J'ai entendu craquer les feuilles mortes...

PELLÉAS. — C'est le vent qui s'est tû tout à coup... Il est tombé pendant que nous nous embrassions...

MÉLISANDE. — Comme nos ombres sont grandes ce soir !...

PELLÉAS. — Elles s'enlacent jusqu'au fond du jardin... Oh ! qu'elles s'embrassent loin de nous !... Regarde ! Regarde !...

MÉLISANDE (*d'une voix étouffée*). — A-a-h ! — Il est derrière un arbre !

PELLÉAS. — Qui ?

MÉLISANDE. — Golaud !

PELLÉAS. — Golaud ? — où donc ? — je ne vois rien...

MÉLISANDE. — Là... au bout de nos ombres...

PELLÉAS. — Oui, oui ; je l'ai vu... Ne nous retournons pas brusquement...

MÉLISANDE. — Il a son épée.

PELLEAS. — Non possiamo più rientrare. Senti tu i chiavistelli? Ascolta... ascolta... Le grandi catene!... È troppo tardi, è troppo tardi...

MELISANDA. — E sia! tanto meglio...

PELLEAS. — Tu? lo vedi? lo vedi? Non siamo noi che lo vogliamo... Tutto è perduto, tutto è salvato! Tutto è salvato stasera! Vieni, vieni; mi batte folle il cuore e mi palpita in gola...

(*La abbraccia fortemente*)

Ascolta!... Il cuore sta per farmi soffocare... Vieni... Ah! che dolcezze in questa notte...

MELISANDA. — C'è qualcuno, là, dietro di noi...

PELLEAS. — Io non vedo alcuno...

MELISANDA. — Mi parve udir rumore...

PELLEAS. — È il tuo cuore che batte nell'oscurità...

MELISANDA. — Sentii frusciare le foglie cadute...

PELLEAS. — Era il vento che tacque d'un tratto... Si spense a un tratto allora che ci abbracciavamo...

MELISANDA. — Sono l'ombre nostre giganti stasera...

PELLEAS. — S'allaccian lungi, sino in fondo al giardino. Ah, vanno lontano ad abbracciarsi!... Oh, guarda!... Oh, guarda!...

MELISANDA (*con voce soffocata*). — Ah!... Dietro un albero... Vedi...

PELLEAS. — Chi?

MELISANDA. — Golaud.

PELLEAS. — Golaud? dov'è? non vedo nulla...

MELISANDA. — Là, al fine dell'ombra...

PELLEAS. — Sì, sì, l'ho veduto... Bada; non ti volgere bruscamente...

MELISANDA. — Ha la spada nuda...

PELLÉAS. — Je n'ai pas la mienne...

MÉLISANDE. — Il a vu que nous nous embrassions...

PELLÉAS. — Il ne sait pas que nous l'avons vu... Ne bouge pas; ne tourne pas la tête... Il se précipiterait... Il nous observe... Il est encore immobile... Va-t'en, va-t'en tout de suite par ici... Je l'attendrai... Je l'arrêterai...

MÉLISANDE. — Non, non, non!...

PELLÉAS. — Va-t'en! va-t'en! Il a tout vu!... Il nous tuera!...

MÉLISANDE. — Tant mieux! tant mieux! tant mieux!...

PELLÉAS. — Il vient! il vient!... Ta bouche!... Ta bouche!...

MÉLISANDE. — Oui!... Oui!... Oui!...

(Ils s'embrassent éperdument.)

PELLÉAS. — Oh! oh! Toutes les étoiles tombent.

MÉLISANDE. — Sur moi aussi! sur moi aussi!...

PELLÉAS. — Toutes! toutes! toutes!...

(Golaud se précipite sur eux l'épée à la main, et frappe Pelléas, qui tombe au bord de la fontaine. Mélisande fuit épouvantée.)

MÉLISANDE (*fuyant*). — Oh! oh! Je n'ai pas de courage!... Je n'ai pas de courage!...

(Golaud la poursuit à travers le bois, en silence.)

PELLEAS. — Non ho la mia spada...

MELISANDA. — Egli ha visto che noi ci abbracciavamo...

PELLEAS. — Golaud non sa che l'abbiamo visto... Non dir parola, non volgere la testa. Certo egli piomba su noi... Ci sta guardando... Non sembra muoversi ancora. Te'n va', te'n va'... Presto! va'... di qui... L'aspetterò... Io lo fermerò.

MELISANDA. — No! No!

PELLEAS. — Te'n va'! Ha visto tutto... Ne ucciderà...

MELISANDA. — Tanto meglio, tanto meglio!

PELLEAS. — Egli viene!... La bocca... La bocca...

MELISANDA. — Sì, sì, sì...

(*Si abbracciano perdutamente.*)

PELLEAS. — Oh, oh, tutte cadono le stelle!...

MELISANDA. — Anche su me!... anche su me!...

PELLEAS. — Ancora, ancora!... Dammi, dammi, dammi...

MELISANDA. — Tutta, tutta, tutta...

(*Golaud si precipita su loro con la spada alla mano e ferisce Pelleas, che cade sull'orlo della fontana. Melisanda fugge spaventata.*)

MELISANDA (*fuggendo*). — Oh, io non ho più coraggio, io non ho più coraggio!... ah!...

(*Golaud la segue per il bosco, silenziosamente.*)

FINE DELL'ATTO QUARTO.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE UNIQUE.

Un appartement dans le château. — *On découvre* ARKËL, GOLAUD *et le* MÉDECIN *dans un coin de la chambre.* MÉLISANDE *est étendue sur un lit.*

LE MÉDECIN. — Ce n'est pas de cette petite blessure qu'elle peut mourir; un oiseau n'en serait pas mort... ce n'est donc pas vous qui l'avez tuée, mon bon seigneur; ne vous désolez pas ainsi... Et puis, il n'est pas dit que nous ne la sauverons pas...

ARKËL. — Non, non; il me semble que nous nous taisons trop, malgré nous, dans sa chambre... Ce n'est pas un bon signe... Regardez comme elle dort... lentement, lentement... on dirait que son âme a froid pour toujours...

GOLAUD. — J'ai tué sans raison! Est-ce que ce n'est pas à faire pleurer les pierres!... Ils s'étaient embrassés comme des petits enfants... Ils étaient frère et sœur... Et moi, moi tout de suite!... Je l'ai fait malgré moi, voyez-vous... Je l'ai fait malgré moi...

LE MÉDECIN. — Attention; je crois qu'elle s'éveille...

ATTO QUINTO

SCENA UNICA.

Una camera del castello. — ARKEL, GOLAUD *ed il* MEDICO *sono in un angolo della stanza:* MELISANDA *è distesa sul letto.*

IL MEDICO. — Non è già di questa piccola ferita ch' ella può morire... Non ne morrebbe un augellino... Ora non siete voi che uccisa l'avete, mio buon signore: non disperatevi così... E poi forse chissà, la potremo ancora salvare...

ARKEL. — No, no; contro voglia noi restiamo tacendo qui nella sua stanza: questo è brutto presagio... Oh, guardate come dorme, respirando lentamente... Par che l'anima soffra freddo in eterno...

GOLAUD. — Ho ucciso senza ragione! Il mio caso farebbe lagrimare le pietre!... S'erano dati un abbraccio come due bambini, da fratello a sorella; ed io... tutto ad un tratto... Ma fu contro la mia volontà... Mio malgrado colpii...

IL MEDICO. — Ora non più: mi pare che si desti...

MÉLISANDE. — Ouvrez la fenêtre... ouvrez la fenêtre...

ARKËL. — Veux-tu que j'ouvre celle-ci, Mélisande ?

MÉLISANDE. — Non, non; la grande fenêtre... c'est pour voir...

ARKËL. — Est ce que l'air de la mer n'est pas trop froid ce soir ?

LE MÉDECIN. — Faites, faites...

MÉLISANDE. — Merci... Est-ce le soleil qui se couche ?

ARKËL. — Oui ; c'est le soleil qui se couche sur la mer ; il est tard. — Comment te trouves-tu, Mélisande ?

MÉLISANDE. — Bien, bien. — Pourquoi demandez-vous cela ? Je n'ai jamais été mieux portante. — Il me semble cependant que je sais quelque chose...

ARKËL. — Que dis-tu ? — Je ne te comprends pas...

MÉLISANDE. — Je ne comprends pas non plus tout ce que je dis, voyez-vous... Je ne sais pas ce que je dis... Je ne sais pas ce que je sais... Je ne dis plus ce que je veux...

ARKËL. — Mais si, mais si... Je suis tout heureux de t'entendre parler ainsi ; tu as eu un peu de délire ces jours-ci, et l'on ne te comprenait plus... Mais maintenant, tout cela est bien loin...

MÉLISANDE. — Je ne sais pas... — Etes-vous tout seul dans la chambre, grand-père ?

ARKËL. — Non ; il y a encore le médecin qui t'a guérie...

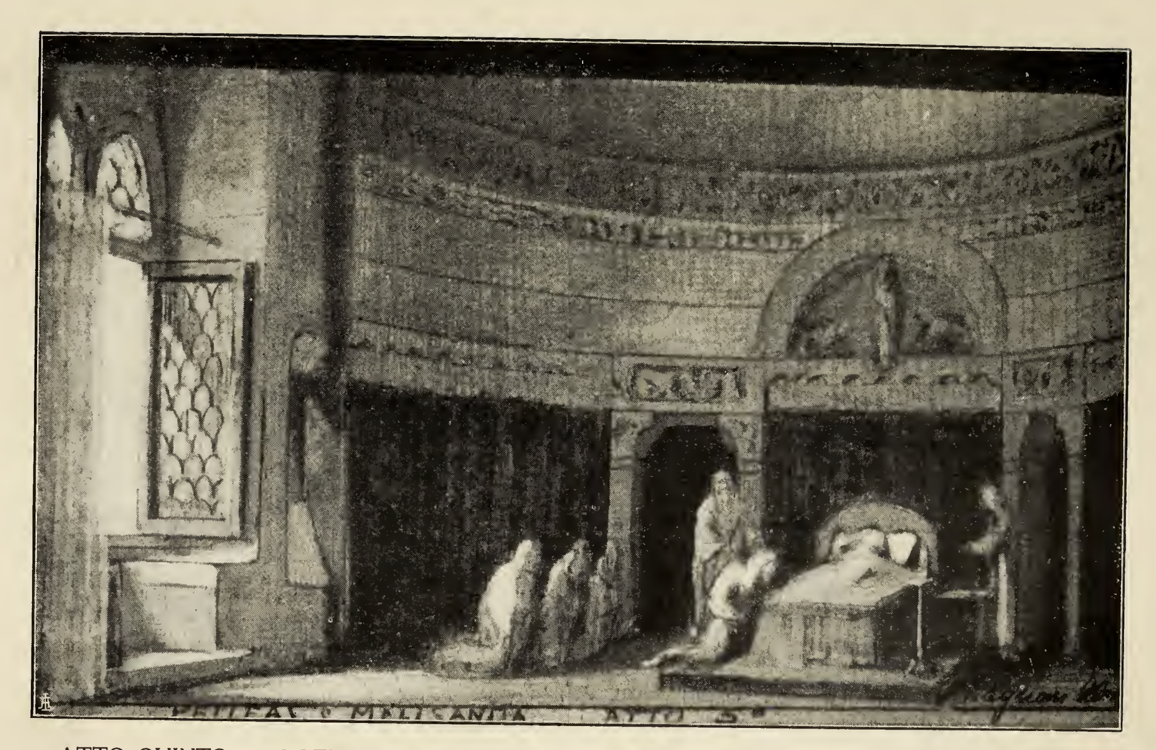
MÉLISANDE. — Ah...

ARKËL. — Et puis il y a encore quelqu'un...

MÉLISANDE. — Qui est-ce ?

ARKËL. — C'est... il ne faut pas t'effrayer... Il ne te veut pas le moindre mal, sois-en sûre... Si tu as peur, il s'en ira... Il est très malheureux...

MÉLISANDE. — Qui est-ce ?



ATTO QUINTO. — BOZZETTO SCENA UNICA.

Fot. Castagneri, Milano.

MELISANDA. — Voglio la finestra... la finestra aperta...

ARKEL. — Vuoi tu che io apra questa, Melisanda?

MELISANDA. — No, no, la finestra grande... per vedere...

ARKEL. — Forse la brezza marina le può far male?

IL MEDICO. — Fate, fate...

MELISANDA. — Grazie. Ditemi, è il sole che scende?

ARKEL. — Sì, è il sole, là, che tramonta dentro il mare; l'ora è tarda. — Ti senti bene qui, Melisanda?

MELISANDA. — Bene, bene. — Dite: perchè chiedete ciò? Non mi sono mai sentita meglio... Pur mi sembra come se io mi ricordi una cosa...

ARKEL. — Ora che dici? Non so intenderti più...

MELISANDA. — In verità non comprendo ciò che io mi dica; no, davvero... Io non so più che cosa dico... io non so più quel ch'io mi sappia... Che cosa io voglio dire non so...

ARKEL. — Ma sì, ma sì... Felice son io di sentire che parli così; hai sofferto un po' di delirio lungo il giorno; nessuno più ti comprendeva... Pur tuttavia è già cosa passata...

MELISANDA. — Non so, non so... Siete voi solo qui dentro, mio padre?

ARKEL. — No, c'è il medico ancora che guarita t'ha del male...

MELISANDA. — Ah...

ARKEL. — Poi c'è ancora nella stanza qualcuno...

MELISANDA. — Chi mai?

ARKEL. — C'è... No, non temere di lui; non vuol farti male certamente, Melisanda... Se tu non vuoi, egli se ne andrà... Egli è tanto infelice...

MELISANDA. — Chi è mai?

ARKËL. — C'est... c'est ton mari... c'est Golaud...

MÉLISANDE. — Golaud est ici ? Pourquoi ne vient-il pas près de moi ?

GOLAUD (*se traînant vers le lit*). — Mélisande... Mélisande...

MÉLISANDE. — Est-ce vous, Golaud ? Je ne vous reconnaissais presque plus... C'est que j'ai le soleil du soir dans les yeux... Pourquoi regardez-vous les murs ? Vous avez maigri et vieilli... Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus ?

GOLAUD (*à Arkël et au médecin*). — Voulez-vous vous éloigner un instant, mes pauvres amis... Je laisserai la porte grande ouverte... Un instant seulement... Je voudrais lui dire quelque chose; sans cela je ne pourrais pas mourir... Voulez-vous ? — Vous pouvez revenir tout de suite... Ne me refusez pas cela... Je suis un malheureux... (*Sortent Arkël et le médecin*) — Mélisande, as-tu pitié de moi, comme j'ai pitié de toi ?... Mélisande ?... Me pardonnes-tu, Mélisande ?...

MÉLISANDE. — Oui, oui, je te pardonne... Que faut-il pardonner ?

GOLAUD. — Je t'ai fait tant de mal, Mélisande... Je ne puis pas te dire le mal que je t'ai fait... Mais je le vois, je le vois si clairement aujourd'hui... depuis le premier jour... Et tout est de ma faute, tout ce qui est arrivé. tout ce qui va arriver... Si je pouvais le dire, tu verrais comme je vois !... Je vois tout, je vois tout !... Mais je t'aimais tant !... Je t'aimais tant !... Mais maintenant, quelqu'un va mourir... C'est moi qui vais mourir... Et je voudrais savoir... Je voudrais te demander... Tu ne m'en voudras pas ?... Il faut dire la vérité à quelqu'un qui va mourir... Il faut qu'il sache la vérité, sans cela il ne pourrait pas dormir... Me jures-tu de dire la vérité ?

MÉLISANDE. — Oui.

GOLAUD. — As-tu aimé Pelléas ?

MÉLISANDE. — Mais oui; je l'ai aimé. Où est-il ?

ARKEL. — È... è tuo marito... è Golaud...

MELISANDA. — Golaud è qui?... Perchè non viene presso di me?

GOLAUD (*trascinandosi verso il letto*). — Melisanda, Melisanda...

MELISANDA. — Siete voi, Golaud? In verità non vi ravviso più... È che il sole della sera m'arde negli occhi... Perchè volgete gli occhi altrove? Voi sembrate molto invecchiato... Lungo tempo è scorso da che non vi vedo?

GOLAUD (*ad Arkel e al medico*). — Io vi prego di lasciarmi qui solo, miei poveri amici. Io lascerò la porta tutta aperta: per un breve momento le vorrei parlare tutto solo. Senza ciò non potrò morire mai... Lo farete? voi potrete tornare all'istante... Non mi negate questa grazia... Io sono tanto infelice... (*Escono Arkel e il medico*) Melisanda, hai pietà tu di me, come ho pietà di te? Melisanda... mi perdoni tu, Melisanda?...

MELISANDA. — Sì, sì, io ti perdono... Che dovrò perdonare?

GOLAUD. — T'ho fatto tanto male, Melisanda. Non ti posso descrivere il male che ti ho fatto... Ma lo vedo, lo vedo tanto chiaro oggidì!... Dopo l'orrido giorno... E tutto è colpa mia, tutto ciò che accadeva... tutto ciò che accadrà!... Se potessi parlare, tu vedresti al pari di me!... Io vedo tutto... tutto so... Ma t'amavo tanto!... t'amavo tanto!... Ed ora qui qualcuno morirà... Sono io quel che morrà... E sapere vorrei... domandare ti vorrei... Avrai di me pietà? Conviene dire la verità ad un uomo che morrà... Egli deve conoscere il vero: senza ciò non avrà riposo mai... Mi giuri tu di dire la verità?

MELISANDA. — Sì.

GOLAUD. — Amavi tu Pelleas?

MELISANDA. — Oh, sì... amato io l'ho. Ora dov'è?

GOLAUD. — Tu ne me comprends pas ? — Tu ne veux pas me comprendre ? — Il me semble... Il me semble... Eh bien, voici : Je te demande si tu l'as aimé d'un amour défendu ?... As-tu... avez-vous été coupables ? Dis, dis, oui, oui, oui ?

MÉLISANDE. — Non, non ; nous n'avons pas été coupables. — Pourquoi demandez-vous cela ?

GOLAUD. — Mélisande !... dis-moi la vérité pour l'amour de Dieu !

MÉLISANDE. — Pourquoi n'ai-je pas dit la vérité ?

GOLAUD. — Ne mens plus ainsi, au moment de mourir !

MÉLISANDE. — Qui est-ce qui va mourir ? — Est-ce moi ?

GOLAUD. — Toi, toi ! et moi, moi aussi, après toi !... Et il nous faut la vérité... Il nous faut enfin la vérité, entends-tu ! Dis-moi tout ! Je te pardonne tout...

MÉLISANDE. — Pourquoi vais-je mourir ? — Je ne le savais pas...

GOLAUD. — Tu le sais maintenant !... Il est temps ! Il est temps !... Vite ! vite !... La vérité ! la vérité !...

MÉLISANDE. — La vérité... la vérité...

GOLAUD. — Où es-tu ? — Mélisande ! — Où es-tu ? — Ce n'est pas naturel ! Mélisande ! Où es-tu ? (*Apercevant Arkël et le médecin à la porte de la chambre*) — Oui, oui ; vous pouvez rentrer... Je ne sais rien ; c'est inutile... Elle est déjà trop loin de nous... Je ne saurai jamais !... Je vais mourir ici comme un aveugle !...

ARKËL. — Qu'avez-vous fait ? Vous allez la tuer...

GOLAUD. — Je l'ai déjà tuée...

ARKËL. — Mélisande...

MÉLISANDE. — Est-ce vous, grand-père ?

ARKËL. — Oui, ma fille... Que veux-tu que je fasse ?

MÉLISANDE. — Est-il vrai que l'hiver commence ?

ARKËL. — Pourquoi demandes-tu cela ?

GOLAUD. — Intendermi non sai? Non m'intendi, Melisanda? Io credevo... io credevo... Ebbene dirò. Io ti domando se l'amasti mai d'un illecito amore... Hai tu... qualche colpa avete forse? Oh, dimmi! Sì, sì, sì?...

MELISANDA. — No, no, noi non abbiamo colpa alcuna. — Dite, perchè chiedete ciò?

GOLAUD. — Melisanda... il vero dimmi tu, per l'amor di Dio!...

MELISANDA. — Forse detta non ho la verità?

GOLAUD. — Non mentire così, presso l'ora della morte!...

MELISANDA. — Chi è che deve morire? sono io quella?

GOLAUD. — Tu, tu, ed io... Sì, anch'io... dopo te!... Devo sapere la verità... ti conviene dire la verità... M'odi tu? Dimmi, orsù! Io ti perdono tutto...

MELISANDA. — Perchè devo morire? questo no, non sapevo...

GOLAUD. — Ora tutto sai tu... parla, orsù!... Presto!... Presto!... La verità, la verità!...

MELISANDA. — La verità?... la verità?...

GOLAUD. — Dove sei, Melisanda? Dove sei? No, non è naturale!... Dove sei, Melisanda? (*Vedendo Arkel e il medico sulla porta della camera*) Sì, sì, entrare voi potete. Io nulla so... è tutto vano!... è troppo lungi ormai da noi... Non lo saprò giammai!... E così morirò siccome un cieco...

ARKEL. — Che fate mai? La farete morire...

GOLAUD. — Oh, da tanto l'ho uccisa!...

ARKEL. — Melisanda...

MELISANDA. — Siete voi, signore?

ARKEL. — Sì, figliuola... Che vuoi tu che io faccia?

MELISANDA. — Forse già cominciato è il verno?

ARKEL. — Perchè domandi questo tu?

MÉLISANDE. — Parce qu'il fait froid et qu'il n'y a plus de feuilles...

ARKËL. — Tu as froid ? — Veux-tu qu'on ferme les fenêtres ?

MÉLISANDE. — Non, non... jusqu'à ce que le soleil soit au fond de la mer. — Il descend lentement, alors c'est l'hiver qui commence ?

ARKËL. — Oui. — Tu n'aimes pas l'hiver ?

MÉLISANDE. — Oh ! non. J'ai peur du froid. — Ah ! j'ai peur des grands froids...

ARKËL. — Te sens-tu mieux ?

MÉLISANDE. — Oui, oui ; je n'ai plus toutes ces inquiétudes...

ARKËL. — Veux-tu voir ton enfant ?

MÉLISANDE. — Quel enfant ?

ARKËL. — Ton enfant, ta petite-fille...

MÉLISANDE. — Où est-elle ?

ARKËL. — Ici...

MÉLISANDE. — C'est étrange... je ne puis pas lever les bras pour la prendre...

ARKËL. — C'est que tu es encore très faible... Je la tiendrai moi-même ; regarde...

MÉLISANDE. — Elle ne rit pas... Elle est petite... Elle va pleurer aussi... J'ai pitié d'elle...

(*La chambre est envahie, peu à peu, par les servantes du château, qui se rangent en silence le long des murs et attendent.*)

GOLAUD (*se levant brusquement*). — Qu'y a-t-il ? — Qu'est-ce que toutes ces femmes viennent faire ici ?

LE MÉDECIN. — Ce sont les servantes...

ARKËL. — Qui est-ce qui les a appelées.

LE MÉDECIN. — Ce n'est pas moi...

MELISANDA. — Perchè fa freddo e le foglie sono cadute...

ARKEL. — Freddo hai tu? Vuoi tu che io chiuda le finestre?

MELISANDA. — No, fino a quando il sole scenda nel fondo del mare. Lentamente tramonta; e poi... incomincia l'inverno...

ARKEL. — Non ami tu l'inverno?

MELISANDA. — Oh no, io temo il gelo... ho paura del freddo...

ARKEL. — Ti senti meglio?

MELISANDA. — Sì, sì; non sono più tanto inquieta...

ARKEL. — Vuoi vedere il bambino?

MELISANDA. — Che bambino?

ARKEL. — La tua figlia, la piccina tua...

MELISANDA. — Che io la veda...

ARKEL. — È qui...

MELISANDA. — Come è strano... non posso più levare le braccia a pigliarla...

ARKEL. — Debole ancora tu sei troppo: te la porgo io stesso; guarda...

MELISANDA. — Ridere non sa... è sì piccina... E fra poco piangerà... povera bimba...

(*La stanza è invasa a poco a poco dalle ancelle, che si dispongono in silenzio lungo la parete, aspettando.*)

GOLAUD (*levandosi bruscamente*). — Ora che c'è? Quale ragione raduna tante donne qui?

IL MEDICO. — Sono le ancelle...

ARKEL. — Chi diede l'avviso? chi le chiamò?

IL MEDICO. — No, non fui io...

GOLAUD. — Pourquoi venez-vous ici ? — Personne ne vous a demandées... Que venez-vous faire ici ? — mais qu'est-ce que donc ! — Répondez !...

(Les servantes ne répondent pas.)

ARKËL. — Ne parlez pas trop fort... Elle va dormir; elle a fermé les yeux...

GOLAUD. — Ce n'est pas ?...

LE MÉDECIN. — Non, non; voyez, elle respire...

ARKËL. — Ses yeux sont pleins de larmes. — Maintenant c'est son âme qui pleure... Pourquoi étend-elle ainsi les bras ? — Que veut-elle ?

LE MÉDECIN. — C'est vers l'enfant sans doute. C'est la lutte de la mère contre la mort...

GOLAUD. — En ce moment ? — En ce moment ? — Il faut le dire, dites ! dites !

LE MÉDECIN. — Peut--être...

GOLAUD. — Tout de suite ?... Oh ! Oh ! Il faut que je lui dise... — Mélisande ! Mélisande !... Laissez-moi seul ! laissez-moi seul avec elle !...

ARKËL. — Non, non; n'approchez pas... Ne la troublez pas... Ne lui parlez plus... Vous ne savez pas ce que c'est que l'âme...

GOLAUD. — Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute !

ARKËL. — Attention... Attention... Il faut parler à voix basse. — Il ne faut plus l'inquiéter... L'âme humaine est très silencieuse... L'âme humaine aime à s'en aller seule... Elle souffre si timidement... Mais la tristesse, Golaud... mais la tristesse de tout ce que l'on voit !... Oh ! oh ! oh...

(En ce moment, toutes les servantes tombent subitement à genoux au fond de la chambre.)

ARKËL (*se tournant*). — Qu'y a-t-il ?

LE MÉDECIN (*s'approchant du lit et tâtant le corps*). — Elles ont raison...

(Un long silence.)

GOLAUD. — Che venite a fare qui? nessuno v'ha fatto venire... Quale causa qui vi raduna?... Dite, dite, che fu? Rispondete...

(*Le ancelle tacciono.*)

ARKEL. — Parlate sottovoce... Ella prende sonno: chiusi gli occhi ha di già...

GOLAUD. — Non è più?...

IL MEDICO. — No, no, vedete, ella respira...

ARKEL. — Lagrime ha negli occhi. Ora è l'anima sua che piange... Perchè stende le braccia così? Che vorrà?

IL MEDICO. — Chiede del suo bambino... È la lotta della madre contro...

GOLAUD. — È giunta l'ora? È giunta l'ora? Ditelo pure; dite, dite...

IL MEDICO. — Può darsi...

GOLAUD. — Tanto presto? Oh, oh, devo dirglielo tosto!... Melisanda!... Melisanda!... Vo' restare solo; restare solo al suo fianco...

ARKEL. — No, no, non v'accostate. Turbarla perchè? non parlate più... Non sapeste mai che sia questo cuore...

GOLAUD. — Non è colpa mia... Non è colpa mia!...

ARKEL. — Silenzio... Silenzio... Dobbiamo parlare sottovoce in quest'ora... Nulla la deve turbare... Silenziosa è l'anima umana... Piace all'anima andare tutta sola... Ella soffre tanto dolcemente... Ma la tristezza, Golaud... oh! la tristezza di quanto noi vediamo!... Oh, oh!...

(*Ora le ancelle cadono tutte a ginocchi, al fondo della stanza.*)

ARKEL (*volgendosi*). — Che è mai?

IL MEDICO (*avvicinandosi al letto e palpando il corpo*). — Hanno ragione...

ARKËL. — Je n'ai rien vu. — Etes-vous sûr ?...

LE MÉDECIN. — Oui, oui.

ARKËL. — Je n'ai rien entendu... Si vite, si vite... Tout à coup... Elle s'en va sans rien dire...

GOLAUD (*sanglotant*). — Oh ! oh ! oh !...

ARKËL. — Ne restez pas ici, Golaud... Il lui faut le silence, maintenant... Venez, venez... C'est terrible, mais ce n'est pas votre faute... C'était un petit être si tranquille, si timide et si silencieux... C'était un pauvre petit être mystérieux, comme tout le monde... Elle est là, comme si elle était la grande sœur de son enfant... — Venez ! il ne faut pas que l'enfant reste ici dans cette chambre... Il faut qu'il vive, maintenant, à sa place... C'est le tour de la pauvre petite...

(*Ils sortent en silence.*)

FIN.

ARKEL. — Nulla ho veduto... Siete ben certo?

IL MEDICO. — Sì, sì...

ARKEL. — Nulla, nulla ho sentito... Sì presto, sì presto?... Senza parlare è partita...

GOLAUD (*singhiozzando*). — Oh, oh, oh!...

ARKEL. — Suvvia, non state qui, Golaud... Ella vuole il silenzio, in quest'ora... Andiamo, andiamo... È terribile; ma la colpa non è vostra... Era un piccolo essere tranquillo, così timido e silenzioso... Una soave creatura misteriosa, come tutto al mondo... Non vi pare la sorella maggiore della sua creaturina? Andiamo... Non conviene che la bambina stia qui, in questa stanza... Conviene che viva anche lei a sua volta... Ora tocca alla piccola bimba...

(*Escono in silenzio.*)

FINE.

CON AUTORIZZAZIONE
DELL'EDITORE
FASQUELLE
DI PARIGI

Prezzo Lire 5.